£6.10·

C58

First Edition

Tchemerzine
VI. 174 (b.)

1ª Tabletta

15-14


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

1ª Caltette

15-14

N° 9.

HISTOIRE
DE
FLEUR D'EPINE,
CONTE.

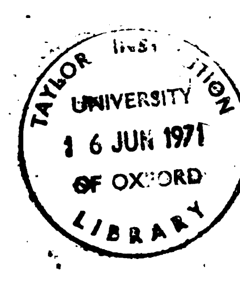
Par M. le Comte ANTOINE HAMILTON.



A PARIS RUE S. JACQUES,
Chez JEAN FR. JOSSE, Libr. Impr. ord. de S. M. Cath. la Reine d'Esp. seconde Doüairiere, à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCC. XXX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



AVIS DU LIBRAIRE.

L'Accueil favorable, que le Public a fait au Conte du Belier, m'a déterminé à rechercher avec soin les ouvrages manuscrits de M. d'Hamilton. J'ai eu la consolation de voir que le même motif qui me portoit à les demander, engageoit la personne qui en étoit dépositaire, à me les remettre avec plaisir. J'en ai trouvé un plus grand nombre que je n'aurois osé l'esperer & mon dessein est de les donner de suite: ils ne se cedent point les uns aux autres, on reconnoît dans tous les mêmes graces du stile, cette fertilité d'imagination inépuisable, & ce naturel charmant qui faisoient le caractere de M. d'Hamilton.

L'amusement de Madame la Comtesse de Grammont étoit le but principal que M. d'Hamilton se proposoit dans ses ouvrages, il aimoit cette illustre sœur avec beaucoup de tendresse. Tout le monde sçait que par sa vertu, son esprit & les charmes de sa personne, Me. la Comtesse de Grammont a été long-tems un des plus grands ornemens de la Cour, & que le feu Roy l'estimoit infiniment, honneur qu'il n'acordoit jamais qu'au vrai merite.

Le suffrage de Me. la Comtesse de Grammont auroit pû être pour son frere un garant sûr de l'approbation génerale, mais peu touché de la gloire d'être auteur, Mr d'Hamilton a toujours marqué une extrême opposition à rendre ses ouvrages publics, & n'a jamais imaginé qu'ils dussent être un jour imprimez. On en verra la preuve incessament dans *ses Oeuvres mêlez*, qui sembloient ne devoir pas aller au-de-là du tems pour lequel elles avoient été faites, & qui ont cependant été conservées avec soin. L'ignorance où l'on est des diverses occasions, qui ont donné lieu aux Lettres, aux Chansons & autres pieces qui y sont renfermées, ne leur a rien ôté de leur mérite; son expression seule dédomage des autres beautez qu'il n'est pas permis d'y appercevoir.

Comme c'est le Public qui m'a animé dans les recherches que j'ai faites, ce sera lui qui me guidera dans l'usage que j'en dois faire; la maniere dont il recevra *Fleur d'Epine* & *les Facardins* me servira de regle pour tout le reste; & quoique je ne puisse douter du merite de mon Auteur, c'est se conformer à son goût que d'apprendre du Public même ce qui doit plaire.



HISTOIRE DE FLEUR D'EPINE, CONTE.

LA DERNIERE NUIT.

LA belle & malheureuſe Scheherazade, par ce récit avoit fini la neuf cens quatre-ving-dix-neuviéme nuit depuis ſon mariage ; & le Sultan fidele à ſa prudente habitude, étoit ſorti du lit avant le jour pour ſe rendre au Conſeil avant ſes Miniſtres.

Dès qu'il fut ſorti Dinarzade, qui, quoiqu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, ſe mit à dire à la Sultane : vous avez beau dire, ma ſœur, il faut que vous ſoyez la plus forte bête de l'Univers, ſauf le reſpect de votre rang, de votre érudition, & de votre belle mémoire, pour vous être aviſée de rechercher en mariage un animal d'Empereur, qui depuis deux ans que vous lui contez des Fables, ne s'eſt aviſé d'autre choſe que de les écouter ; & des Fables, qui ne ſeroient rien, ſans la maniere vive & légere dont vous les contez ; cependant je vous vois à la fin de votre Recueil, & par conſé-

quent, bien-tôt à la fin de vos jours. L'histoire que vous venez de lui conter, est si misérable, qu'il n'a fait que bailler, & moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir compagnie depuis si long-tems, est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus, & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au Prince de Trébizonde; s'il s'ennuye auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête, pour avoir passé la nuit sans lui faire un Conte; je vous conseille donc d'amuser votre benêt de Mary, par celui de la Pyramide & du Cheval d'Or, qui

vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre icy le lendemain, & dès que le Sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre, jettez-vous à deux genoux; feignez quelque subite indisposition, & conjurez bien humblement ce vilain boureau de trouver bon que je l'entretienne pour la derniere fois au lieu de vous; dites-lui bien, que c'est pour la derniere fois, puisque vous ne demandez grace qu'à condition que si l'Histoire que je lui conterai, n'est plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites; il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain, mais aussi, qu'il

vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit ; je crois qu'il ne refusera pas ces conditions : car vous sçavez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretez qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompuë dans aucun de vos Contes.

Ces conventions auroient allarmé tout autre ; mais la merveilleuse Scheherazade, à qui l'étude de la Philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentît.

Elle amusa donc son Seigneur pendant la derniere des mille nuits, par le Conte du Cheval d'Or & de la Pyramide ; & dès que la Suivante fût

venuë, que le Sultan se fut mis au lit, & qu'elle eût obtenu que sa sœur parleroit pour elle, aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade les fit signer au Prince, & commença son récit de cette maniere.

Très-Illustre, très-Religieux & très-Clément Empereur, qui n'écoutant que les Loix de la Justice, & la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la premiere, & qui noblement irrité de ce que tant de Negres & de Muletiers, étoient au service de cette Imperatrice d'heureuse mémoire, sacrifiez tant de beautez innocentes, à la mé-

moire d'une beauté coupable ; que diriez-vous, Seigneur, vous qui passez pour le plus secret de tous les Princes, & dont les Ministres sont les plus impénétrables de tous les Ministres ? Que diriez-vous, de votre Esclave, si elle vous informoit de ce qui s'est aujourd'hui passé dans votre Conseil ? Tarare, dit le Sultan, c'est justement cela, poursuivit Dinarzade, & vous l'allez voir par ce récit, écoutez-moi bien, & sur-tout, souvenez-vous de votre promesse.



HISTOIRE DE FLEUR D'EPINE.

A Deux mille quatre cens cinquante - trois lieuës d'ici, eſt un certain Païs qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce Païs régnoit un Califfe; ce Califfe avoit une Fille, & cette Fille un viſage; mais on ſouhaita, plus d'une fois, qu'elle n'en eut jamais eû; ſa beauté fut ſupportable juſqu'à quinze ans, mais à cet âge, on ne pouvoit plus y durer : c'étoit la plus belle

bouche du monde ; ſon nez étoit un chef-d'œuvre ; les Lys de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroiſſoient ſales auprès de ſon tein, & la roze nouvelle paroiſſoit impertinente, lorſqu'elle paroiſſoit auprès de l'incarnat de ſes jouës.

Son front étoit unique en ſon eſpece à l'égard de la forme & de l'éclat, ſa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs & plus brillans que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luyzante ; le tour de ſon viſage ſembloit fait pour l'aſſemblage de tant de merveilles ; mais ſes yeux gâtoient tout.

Perſonne n'avoit pû les regarder aſſez long-tems pour en démêler la couleur ; car dès qu'on rencontroit ſes regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans le Califfe ſon pere avoit coûtume de la faire venir pour ſe mirer dans ſon ouvrage, & pour faire dire mille pauvretez à ſes Courtiſans ſur ſes jeunes attraits ; car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumiere que celle de ſes petits yeux ; mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeu d'enfant. Ce fut quand ſes yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eût

plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la Cour y périssoit miserablement, & l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces petits Maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux; ainsi quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fonds du cœur, & en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, & remerciant humblement les beaux yeux, de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en alloit autrement; celles qui

ne rencontroient ſes régards que de loin, en étoient quittes pour un éblouïſſement qui duroit toute la vie ; mais celles qui ſervoient auprès de ſa perſonne, payoient cet honneur un peu plus cher ; ſa Dame d'atour, quatre Filles d'honneur, & leur vieille Gouvernante, en étoient tout à fait aveugles.

Les Grands du Royaume, qui voyoient éteindre l'eſpoir de leurs Familles, par le feu que cet éclat fatal allumoit ; ſupplierent le Califfe de vouloir remedier à un déſordre qui privoit leurs Fils du jour, & leurs Filles de la lumiere.

Le Califfe fit aſſembler ſon

Conseil pour voir ce qu'il y avoit à faire ; son Sénéchal y présidoit, & ce Sénéchal étoit le plus sot homme qui eut jamais présidé. Le Califfe n'avoit eu garde de manquer à faire son premier Ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le Conseil fut partagé sur les expediens.

Les uns furent d'avis de mettre Luyzante dans un Couvent, soûtenans qu'il n'y auroit pas grand mal, quand trois ou quatre douzaines de vieilles Religieuses avec leur Abbesse perdroient la vûë pour le bien de l'Etat ; d'autres dirent qu'il faloit par Lettres de Cachet lui

fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre ; quelques-uns proposerent de les lui faire crever si adroitement qu'elle n'en sentiroit aucun mal ; & s'offrirent d'en donner le secret.

Le Califfe qui aimoit tendrement sa Fille, ne goûta aucun de ses conseils ; son Sénéchal s'en apperçut, il y avoit une heure que le bon homme pleuroit, & commençant sa Harangue avant que d'essuyer ses yeux ; je pleurois, Sire, dit-il, la mort de mon Fils le Comte, Gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la Princesse, on le mit hier en terre, n'en parlons plus, il est aujourd'hui question du

Service de Votre Majesté, il faut oublier que je suis Pere, pour me souvenir que je suis Sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner, & n'en déplaise à la Compagnie, je les trouve tous impertinens: voici le mien.

J'ay depuis quelque temps un Ecuyer chez moi, je ne sçai ni d'où il vient, ni ce qu'il est, mais je sçai bien, que depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la Maison; c'est un Démon qui sçait tout, & quoique j'aye l'honneur d'être votre Sénéchal, je ne suis qu'une bête

auprès de lui ; ma Femme me le dit tous les jours.

Or, si Votre Majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-cy, je me persuade qu'elle en auroit contentement ; volontiers mon Sénéchal, dit le Califfe, d'autant que je serois bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher, mais il refusa de venir, qu'on n'eut renfermé la Princesse & ses beaux yeux. Et bien, Sire, dit le Sénéchal ? Que vous avois-je dit ? Ho, ho, dit le Califfe, il en sçait beaucoup ; qu'on le fasse venir, il ne verra point ma Fille ; il ne fut pas long-

temps

temps à venir; il n'étoit ni bien ni mal fait, cependant il avoit quelque chose d'agréable dans l'air, & d'assez fin dans la phisionomie.

Parlez-lui hardiment, Sire, dit le Sénéchal; il entend toutes sortes de Langues; le Califfe qui ne sçavoit que la sienne, & même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé, pour trouver un tour spirituel; mon ami, lui dit-il, comment vous appellez-vous? Tarare, répondit-il, Tarare dit le Califfe, Tarare dirent tous les Conseillers, Tarare dit le Chancelier; je vous demande, dit le Califfe, comment vous vous appellez? je le sçai bien;

Sire, répliqua-t-il ; Eh bien ? dit le Califfe, Tarare, dit l'autre, en faisant la reverence ; & pourquoi vous appellez-vous Tarare ? parce que ce n'est pas mon nom ; & comment cela, dit le Califfe, c'est que j'ay quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il, ainsi je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom ; il n'y a rien de si clair, dit le Califfe, & cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver ; Et bien Tarare, que ferons nous à ma Fille ? ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore, poursuivit le Califfe, tout ce qu'il vous plaira, disoit toûjours Tarare.

Bref, dit le Califfe, mon Sénéchal m'a dit, qu'il faloit vous consulter sur le malheur qu'elle á de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent; Sire, dit Tarare :

La faute en est aux Dieux qui la
Firent si Belle,
Et non pas à ses yeux.

Mais si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux ; voici selon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remedier ; la Magicienne Serene sçait tous les secrets de la nature, envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux, & si elle ne vous enseigne un remede pour les yeux de la

Princesse, vous pouvez conter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quelque coëffure d'un beau verd pour y enfermer les cheveux de Luyzante ; car je me trompe fort, si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses régards sont si dangereux, & pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui consulterai la Magicienne de votre part, puisque je sçai sa demeure.

Le Califfe le trouva fort bon ; il fut chargé d'une Bourse de Diamans brillans, & d'un demi Boisseau de grosses Perles, pour Serene, & se mit en che-

min malgré les regrets de Madame la Sénéchalle.

Son voyage fut d'un mois; pendant lequel les yeux de Luyzante firent plus de mal que jamais: Elle ne s'étoit pas accommodée de la coëffure verte; ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps, son tein en avoit pris une legere teinture, qui la mit dans une telle colere, qu'elle la jetta au nez de sa Dame d'atour, après l'avoir arrachée; & ses yeux en étoient devenus plus méchans que jamais.

Le Califfe faisoit faire, & Processions, & Prieres publiques, pour qu'il plût au Ciel

de regarder en pitié son pauvre Peuple ; ou d'empêcher que sa Fille ne le regardât, quand Tarare revint: Et voici ce qu'il dit au Califfe, séant en son Conseil.

Sire, la Magicienne Serene vous fait ses complimens, mais elle vous remercie de votre présent, dont elle ne veut point ; elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la Princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté, sans leur rien ôter de leur éclat, pourvû que vous lui fournissiez quatre choses, quatre, dit le Califfe ; quatre cent si elle veut, &.... doucement, s'il vous plaît, Sire, dit Tarare. La premiere de ces

choses, est le Portrait de Luyzante; la seconde, Fleur d'Epine; l'autre, le Chapeau lumineux; & la derniere, la Jument sonnante : Que Diable est-ce que tout cela, dit le Califfe? Je vais vous l'aprendre, Sire.

Serene a une sœur qui s'apelle Dentiie, presqu'aussi sçavante qu'elle; mais comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que Sorciere, au lieu que l'autre est une honnête Magicienne; or la Sorciere enleva la fille de Serene, quand elle n'étoit qu'une enfant, mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit & jour pour lui faire épouser un petit mon-

ſtre de fils qu'elle a. C'eſt cette fille qui s'apelle Fleur d'Epine, & qui eſt au pouvoir de la forciere ; elle a de plus un Chapeau ſi chargé de diamans, & ces diamans ſont ſi brillans, qu'ils jettent autant de rayons que le Soleil. Outre tout cela, elle a une Jument, qui, à chaque crin, a une ſonnette d'or, dont le ſon eſt ſi harmonieux, qu'on entend une muſique raviſſante dès qu'elle remuë.

Voilà, Sire, les quatre choſes que vous demande Serene, vous avertiſſant que quiconque ſe mettroit en devoir de les enlever à Dentiie, il feroit comme impoſſible qu'il ne tombât entre ſes mains, & que tou-

tes les Puiſſances de la terre ne le ſauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le Califfe & ſon Conſeil ſe mirent à pleurer, voyant par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avoit point de remede à leurs maux. Tarare en fut attendry, & s'adreſſant au Califfe, Sire, dit-il, je connois un homme qui ſeroit capable de fournir la premiere demande s'il l'entreprenoit.

Quoi, dit le Califfe, peindre ma fille? & qui eſt le fou qui oſeroit entreprendre une choſe impoſſible?

Tarare, répondit l'autre, Tarare, dit le Califfe, Tarare, dit le Sénéchal avec tout le

Conſeil, & Tarare enfin s'écrierent tous les galopins, qui joüoient dans la Cour du Palais.

Sire, dit le Sénéchal, s'il l'entreprend il en viendra à bout; & quand cela ſeroit, dit le Califfe, qui entreprendra le reſte? Moy, dit le téméraire Tarare; mais à condition que lorſqu'on me nommera par hazard, on me laiſſera en repos, ſans ſe renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, & que quand la Princeſſe ſera dans l'état que vous la ſouhaitez, il lui ſera permis de choiſir tel Epoux qu'il lui plaira.

Le Califfe lui en donna ſa

parole, & le Sénéchal qui aimoit à travailler, lui en expedia des Lettres Patentes.

On étoit en peine de la maniere dont il s'y prendroit pour peindre un viſage qu'on ne pouvoit regarder ſans en mourir, on en fut bien-tôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui trouva dans les curieuſes remarques qu'il avoit faites ſur chaque Païs, que dans celui des Eclipſes les gens du Païs ne faiſoient que teindre un morceau de verre de quelque couleur ſombre, pour regarder impunément le Soleil.

Il ſe fit ſur cette idée des lunettes d'un verre fort ob-

ſcur, & les ayant eſſayées contre le Soleil en plein midy, il ſe rendit chez Luyzante avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la ſurprit, & pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle pût ſes beaux yeux, mais ce fût en vain; car aprés avoir examiné toutes les merveilles de ſa beauté à l'abry de ſes lunettes, il ſe mit à la peindre.

Perſonne dans cet art ne le ſurpaſſoit, quoiqu'il n'en fît pas profeſſion. Son goût étoit de la derniere délicateſſe pour tout; mais perſonne ne ſe connoiſſoit ſi bien en beauté, cependant celle de Luyzante ne fit point dans ſon cœur le progrès qu'il avoit crû, ſa taille

étoit moins parfaite que ſon viſage, cela le garantit quelque-tems, mais il fallut céder à la fin. Ce fût alors qu'il mit en uſage tout l'agrément de ſon eſprit pour lui plaire; elle ne fut pas inſenſible aux loüanges qu'il donnoit à ſa beauté, tandis que ſous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'aſſoupit d'ordinaire, il lui faiſoit des récits ſi agréables de ſes voyages, qu'elle l'auroit écouté toute ſa vie. Le peu de brillant de ſa figure n'empêcha pas celui de ſon eſprit de faire le même effet, que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que son portrait fut si-tôt fini; mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une avanture aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle; puisque s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un Epoux, & s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ces temps-là dès qu'une beauté se sentoit de la tendresse elle se hâtoit de le dire; & les Princesses en étoient tout aussi pressées que les autres; Tarare se jetta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un

transport qu'il ne sentoit pas, il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur, car il sentoit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le Portrait de Luysante, fut l'admiration de toute la Cour; il étoit si vivement peint, qu'on avoit peine à soûtenir ses regards, quoique ce ne fut qu'en peinture. Tarare découvrit au Califfe le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa Fille, & lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps; lui recommandant que ce fut rarement, de peur d'accidens; mais le Califfe ne profita pas de cet avis, & s'en trouva mal.

On lui offrit pour faciliter ſon entrepriſe, de l'argent, & même des Troupes ; mais il refuſa l'un & l'autre, ſe recommanda ſeulement à la fortune, & ſe mit en chemin ſans autre ſecours que celui de ſon courage, & de ſon induſtrie.

Tant qu'il fut ſur les Terres de Cachemire, ce ne fut que Plaiſir ; les Fleurs naiſſoient ſous ſes pas ; les Pêches & les Figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête ; les Melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtez ; un Printems continuel rendoit l'air doux, & le Ciel ſerain. Avoit-il beſoin de repos ? un vaſte Oranger lui preſentoit, (le long d'un cou-

lant Ruiſſeau,) ſon ombre, fraiche & délicieuſe, tandis que les Oyſeaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres ; car il n'y avoit pas un Roſſignol dans tout le Royaume qui ne ſçût la Muſique, ni une Fauvette qui ne chantât à Livre ouvert ; mais dès qu'il eut paſſé les Montagnes qui enferment de tous côtez ce charmant Païs ; il ne trouva que des Déſerts, ou des Bois pleins de Bêtes ſi ſauvages, que les Tygres & les Leopards ne ſont que des Moutons auprès d'elles.

Il falloit pourtant traverſer ces Forêts pour arriver à la demeure de Dentüe.

On eût dit que ces maudites Bêtes sçavoient son dessein ; car au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite & à gauche, trois Hydres, dix Rynoceros, & quelques demies douzaines de Griffons se mirent sur son passage.

Il sçavoit assez bien la Guerre ; ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein, & comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagême.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp ; & environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus

feiches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, & marcha droit aux ennemis; il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez, pour oser invoquer la belle Luyzante; ainsi sans se recommander à sa Divinité, le fier Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes avantures qu'on put tenter.

Il n'y a point de Bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu; dès que celles-cy virent la lueur du fagot ardent, elles commencerent à s'ébranler, il s'en apperçût, poussa de grand cris, & les ayant écartez, il se trouva hors du Bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eut grand besoin ; le Soleil se levoit, & ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier, il suivit ce sentier, mais après avoir long temps marché pour arriver à ce qu'il voyoit, cela lui parut toûjours à la même distance ; il fut contraint de s'asseoir de chagrin & de lassitude, & dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avoit vû s'éleva dans l'air, & le plus bel Oyséau du monde se vint poser sur un Buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses aîles étoient or & azure, le reste couleur de feu & blanc,

ſon bec & ſes ongles étoient d'or, il avoit la figure d'un Perroquet, hors qu'il paroiſſoit un peu plus gros.

Tarare qui le conſideroit tatentivement, fut charmé de ſa beauté, quelque choſe de plus que la curioſité le preſſoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le Perroquet n'y ſongeoit pas; car après avoir quelque temps cherché dans le Buiſſon, il en tira un petit ſac qu'il mit à terre; & l'ayant délié fort adroitement, il en ſortit une pincée ou deux de ſel, qu'il ſe mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ſes pieds.

Perroquet, mon cœur, (dit

Tarare,) n'en mangez pas, cela vous fera mal, le Perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort serieusement : Mon Dieu, poursuivit l'autre, que voilà un aimable Perroquet ! mais que dis-je un Perroquet ? c'est un Phenix.... Tarare, (dit le Perroquet,) & s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vûë ramassa le sac de sel, & se mit en chemin le long du sentier où il étoit, il espera que l'Oyseau reviendroit à lui, puisqu'il emportoit sa nouriture. Je ne comprens pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché ; mais d'où vient que jusqu'aux Oyseaux tout repete Tarare dès qu'on

l'entend prononcer, celui-cy l'a pourtant dit de lui-même : Mais pourquoi me ſuis-je aviſé de le prendre en quittant le mien, eſt-ce pour l'avanture des Pyes, mais perſonne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie, & je ne ſçai ſi je la dois croire moi-même qui l'ai vûë.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux ſteriles & inhabitez, s'entretenant de mille differentes penſées, auſquelles Luyzante avoit ſouvent part, mais elle n'occupoit point ſon ſouvenir par ſes longues & agréables réveries où l'on aime à ſe perdre, quand on aime paſſionnément; dans ſes beaux

Châteaux en l'air, où les souhaits sont incomparablement mieux logez que le bon sens.

La nuit approchoit, il n'en pouvoit plus de lassitude, & de faim, lorsque tournant les yeux de toutes parts, il apperçût une méchante Chaumiere au milieu de quelques Brossailles, il y trouva un bon petit Vieillard & sa Femme, du reste toutes les apparences d'un triste repas, & d'un mauvais giste; mais ayant bien autre chose dans la tête que le faste, ou la bonne chere, il resolut d'y passer la nuit, il fut bien reçu, car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût falu pour achepter toute la Maison; le Fils du logis

gis arriva bien tôt après ; jeune Gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux miserables Chévres, qui se mêlerent à la Compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumiere pour l'entreprise qu'il méditoit ; dès que le jour parut, ayant changé d'habits avec le Fils, il s'en couvrit ; se mit une emplâtre sur la moitié du visage, achepta les Chévres ; & sans oublier son sac de sel, se mit en campagne ; il adressa ses pas devers l'endroit qu'on lui dit à peu-près, qu'il verroit le Palais de la Sor-

ciere ; mais ces Hôtes lui conſeillerent de ni pas aller, à moins qu'il n'y eut bien affaire.

Il n'eut pas marché longtems, qu'il entendit une eſpece d'harmonie, qui devenoit plus mélodieuſe, à meſure qu'il en approchoit : il ſe douta de ce qui la cauſoit ; & chaſſant encore quelque tems ſes Chevres devant lui, tandis qu'il obſervoit tout ce qu'il y avoit aux environs ; il s'arrêta dans un petit Bccage, au travers duquel couloit un agréable ruiſſeau.

Le voiſinage d'un lieu dangereux, & l'approche d'une avanture téméraire, lui cauſerent quelques réflexions ; ces

réflexions, quelqu'émotion ; mais ni crainte, ni repentir.

Il se disoit sans cesse,

Ce n'est rien qu'entreprendre à moins
que l'on n'acheve,
Et quand je devrois succomber
Il est beau qu'un mortel à Luyzante
s'éleve ;
Il est beau même d'en tomber

Et un moment après,

Si je l'entreprens en vain,
Je ne sçaurois périr, pour un plus beau
dessein.

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimitez d'Opéra, qui lui venoient en tête ; il vit arriver une personne qui s'empara de toute son atten-

tion. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'Aurore d'un jour d'Eté; à sa taille, pour la mieux faite des Déesses; & par sa grace, pour toutes les Graces assemblées dans une personne.

Elle étoit très-simplement vêtuë; mais un arrangement naturel, que soutenoit un air de propreté, la paroit tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut une Princesse déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds jusqu'à la tête; à mesure qu'elle avançoit vers le Ruisseau; & trois fois il jura tout bas, qu'il n'avoit jamais vû de pieds si bien tournez, ni tant d'agrément, que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il ſe détourna, faiſant ſemblant de ſuivre ſes Chevres ; elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'aſſit au bord du Ruiſſeau, joignit les mains, & ſe mit à regarder triſtement le courant de ſes eaux.

Il ſe rapprocha dans le tems, qu'ayant pouſſé quelques ſoupirs, elle ſe mit à dire : non, jamais créature ne fut ſi malheureuſe ; hélas ! pourſuivit-elle, puiſque je ſuis aſſurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me réſoudre à vivre ? Elle s'arrêta quelque tems après cette réflexion ; mais ce ne fut que pour pleurer : & un moment après, heureux Oiſeaux,

difoit-elle, qui n'avez à craindre que les Elémens, les hommes & d'autres Oifeaux; qui vous font une guerre continuelle, du moins joüiffez-vous de la liberté, malgré toutes vos allarmes, & vous n'êtes pas condamnez à la vûë éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; & après s'être lavée le vifage & les mains, elle prit fa cruche, & s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée, fans qu'elle eût pris garde à lui; il avoit trouvé fa perfonne toute charmante; & à fon air, il trouva qu'elle

avoit l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincere, & cependant l'ame assez fiere. C'étoit trouver bien des choses en un moment; cependant il ne s'étoit point trompé : il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce Bocage, comme il lui plût; & la nuit étant venuë, il y laissa ses Chevres, & s'avança dans la Plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il sçavoit où il alloit : il eut erré long-tems de cette maniere, si un éclat soudain de lumiere ne lui eût fait découvrir une grande Maison platte, à deux cent pas de lui; cette lumiere

étant disparuë, il ne laissa pas de parvenir, en tatonnant, à cette Maison : il ne douta point que ce ne fût celle de la Sorciere, & ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toît le plus doucement qu'il pût.

Elle n'étoit couverte que de paille; & ayant prêté l'oreille quelque-tems sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il pût, la paille de l'endroit où il étoit, & par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentüe, qui en marmotant quelques mots barbares, jettoit des herbes & des racines dans une grande chaudiere qui étoit sur le feu; elle

remuoit tout cela en rond, avec une dent qui lui ſortoit de la bouche & qui avoit deux aunes de long ; après qu'elle eût quelque-tems tourné toutes ſes drogues, elle y jetta trois crapaux & trois chauves-ſouris, & ſe mit à dire,

Par mon Chapeau, par ma Jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement ;
C'eſt pour déplumer mon amant,
Qu'il faut que mon pouvoir s'uniſſe.

Son amant, grands Dieux ! s'écria Tarare, il faut que ce ſoit quelqu'un de ces Monſtres qui m'ont voulu arrêter dans

le Bois ; cependant la Sorciere mettoit de tems en tems un doigt dans la chaudiere, qui avoit un ongle presqu'aussi long que sa dent ; c'étoit pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtoit, pour voir comment alloit le sortilege.

Au coin du feu étoit un petit Monstre si laid & si bossu, qu'il faisoit encore plus peur que sa mere.

La belle que Tarare avoit vûë dans le petit Bois, étoit à genoux devant ce Monstre & avec ses bras de neige, & ses mains d'yvoire, elle lavoit les pieds les plus crasseux & les plus infâmes que jamais on ait lavez.

Tarare vît bien qu'elle s'en désespéroit, & n'en étoit pas moins déseſperé. Dentüe s'étant apperçûë que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, & la regardant de travers ; malheureuse, dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grace celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le Ciel d'être au fils de Dentüe, & de posseder un tel époux ?

Tarare ne pût s'empêcher de tressaillir à ces paroles, la Sorciere leva la tête à ce bruit, & lui descendant au plus vîte de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put ; il y passa le reste

de la nuit à ſonger à ce qu'il venoit de voir, & à méditer ſon entrepriſe. Le matin ſuivant ramena la belle fille au bord du ruiſſeau.

Elle y revint avec tous ſes charmes, toute ſa douleur, & (par-deſſus tout cela) avec de vilains habits craſſeux, & du linge fort ſalle qu'elle ſe mit à laver, en pleurant de tout ſon cœur.

Cette ſeconde vûë au bord du même ruiſſeau, augmenta la compaſſion qu'il avoit euë pour elle; & lui fit ſentir qu'il auroit bien-tôt beſoin de la ſienne. Elle étoit penchée vers le ruiſſeau, en lavant ces vilaines hardes, elle paroiſſoit

d'un déſepoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La poſture où elle étoit, laiſſa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée, il en loüa le Ciel, ſans oſer pourtant ſe flater qu'elle lui ſeroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit temps de ſe découvrir à elle; mais avant que de lui parler il voulut attirer ſon attention, & tirant une Flute de ſa poche, il ſe mit à joüer un air aſſez touchant; il ne peignoit pas la moitié ſi bien qu'il joüoit de la Flute, & c'eſt tout dire.

Elle tourna les yeux avec ſurpriſe vers lui; ſa figure, & ſa maniere de joüer ne s'accor-

doient pas ; quand il s'apperçût qu'elle l'écoutoit, il fit semblant de suivre ses Chevres qui s'éloignoient : Non, dit-elle, quand il eut cessé de joüer, l'harmonie de Sonante n'est pas si agréable ; qu'il est heureux, (poursuivit-elle,) ce pauvre, qui passe sa vie à garder des Chevres ! Helas, tout mal-autru qu'il est, je voudrois de bon cœur être ce miserable ! Mais, que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chetif Troupeau ? Que vient-il faire auprès de la demeure de Dentüe..... Il vient vous en délivrer Belle Fleur-d'Epine, dit-

il, en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise, qu'elle pensa s'évanoüir ; mais il ne lui en donna pas le temps : Oüi, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Helas, dit-elle, en le regardant avec attention, pauvre Garçon que tu es, tu peu mourir, mais tu ne sçaurois me sauver, puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis ; & que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoutant emploi du monde, cependant j'y passerois de bon cœur ma vie, si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable, mais on veut que

j'épouſe le Fils de Dentüe.

Je ſçai tout cela, lui dit Tarare, & je vous en ſauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parloit avec tant de confiance, & qui paroiſſoit tout ſçavoir ; il n'avoit eu que le plaiſir de la voir, & n'avoit pas encore ſenti celui d'en être regardé ; il le prefera dans ſon ame à tous ceux qu'il eut jamais eu : il ôta ſon emplâtre pour paroître moins défiguré ; je ne ſçai s'il fit bien, cependant ſi elle ne fut pas fort touchée de ſon viſage, elle s'accoûtumoit aſſez à ſa maniere de parler. Il lui dit, que n'étant pas ce qui lui paroiſſoit, il avoit entrepris de

l'enlever, Elle, le Chapeau Lumineux, & la Jument Sonante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le ſervice d'une Princeſſe, qui paſſoit pour la merveille du monde, & dont il commençoit à ne ſe plus ſouvenir. Quel moyen, diſoit-il, de s'en ſouvenir quand on a vû la charmante Fleur d'Epine, c'eſt elle qui ſera deſormais l'objet de toutes mes entrepriſes.

Elle ne parut point offenſée de la déclaration, ni choquée du ſacrifice; dans le peu qu'ils eurent à reſter enſemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de ſon eſprit & de ſes ſentimens; il

la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardoit l'execution de son entreprise : il ne lui demanda que de consentir à ce que proposeroit un homme, qui choisiroit deux ou trois cens mille morts, plûtôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'Ecurie de Sonante ; il sçût qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une Jument, qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendit, & dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante, dès qu'on la sortoit de l'Ecurie ; il n'en demanda pas davantage,

elle n'oſa reſter plus long-tems, & lorſqu'ils ſe ſeparerent, elle le regarda tout auſſi long-tems qu'elle pût.

Dès qu'il l'eut perduë de vûë, il ſe recommanda ſerieuſement à une Fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une induſtrie dont il avoit plus beſoin que jamais, & à toute la fermeté de ſon courage. Il ſentoit bien qu'il étoit inſpiré par quelque choſe au-deſſus de l'adreſſe & du bon ſens, il s'imagina que c'étoit ſa nouvelle paſſion; mais c'étoit tout autre choſe : cependant bien reſolu de ſuivre tous ces mouvemens inconnus, il commença par ſoufleter de méchans

petits coquins, qu'il vit venir avec de la glu, pour prendre les pauvres petits Oyseaux, il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en serviſſent en ſon abſence, & à l'entrée de la nuit il s'achemina vers l'Ecurie de Sonante, portant ſon petit ſac de ſel, & la glu qu'il avoit priſe aux petits Garçons. Bel équipage pour une entrepriſe comme la ſienne. Belles armes pour ſe garantir du pouvoir redoutable d'une Sorciere, à laquelle il vouloit ravir tous ſes tréſors.

Un bruit mélodieux le conduiſoit droit à la Jument Sonante; il y arriva comme elle venoit de ſe coucher. C'é-

toit la plus belle, la plus douce & la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main, en la saluant; elle en fut si touchée qu'elle lui auroit donné sa vie; car elle étoit accoutumée à ne voir que le Fils de la Sorciere, qui lui donnoit à manger, & qui souvent la maltraitoit, outre qu'il étoit si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner, que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, & les couvrit de cette gluë qu'il avoit apportée pour empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait,

la gentille Sonante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui put faire du bruit.

Tarare réïtéra ses caresses, la sella, lui mit sa Bride, & la laissant à l'écurie s'achemina vers la demeure de Dentüë. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant; il ne sçavoit pas pourquoi ce sac de sel étoit entre ses mains, quelque part qu'il pût aller; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la même ouverture, à peu près les mêmes objets; hors que la pauvre Fleur-d'Epine lui parut encore plus malheureuse; car la premiere fois elle

ne faiſoit que laver les pieds de Dentillon ; mais alors le petit monſtre, après lui avoir voulu faire quelques amitiez, ſur le pied du prochain mariage, ſe mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardieſſe de rebuter ſes familiaritez.

La Sorciere la força de s'aſſeoir au coin du feu, tandis que Dentillon étendu auprés d'elle, mit ſa tête ſur ſes genoux, & s'endormit. L'infortunée Fleur-d'Epine n'oſa témoigner l'horreur qu'elle en avoit ; mais elle ne put retenir des larmes, qu'il falut encore cacher à la Sorciere.

Tarare ſentoit toutes ſes af-

flictions ; Dentuë toûjours attentive à ſes ſortileges, en remuoit la compoſition avec ſa grande dent juſques au fonds de la chaudiere. Elle y jettoit de tems en tems quelque nouveau poiſon, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque choſe du ſien, & de l'ouverture de la cheminée, il y vuida ſon ſac de ſel. La Sorciere ne s'en aperçut, que lorſqu'elle voulut en gouter comme la premiere fois, elle treſſaillit, en gouta pour la ſeconde fois, & trouvant que le maléfice étoit gâté, par un ingrédient qui n'y convenoit aparemment pas, elle fit un cri

ſi

ſi affreux, qu'on eût dit que quinze mille chathüans avoient criez à la fois.

Elle ôta promptement ſon chaudron de deſſus le feu, & donna un ſoufflet à l'innocente Fleur-d'Epine; elle en penſa tomber à la renverſe, en réveillant Dentillon, il lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare qui en étoit témoin crut avoir reçu cinquante ſoufflets, & autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colere prit le deſſus de ſa prudence: il s'alloit perdre pour la vanger, ſi Dantüe aprés avoir loüé ſon fils d'un ſi noble reſſentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau: du

ruiſſeau. Va, mon mignon, diſoit-elle, cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer ; je l'y enverrois bien toute ſeule, ſi ce n'eſt qu'il n'a aucune vertu, que, quand il eſt ſur la tête d'une fille, & qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre choſe : va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les eſprits, ils n'oſeroient approcher quand le Chapeau luit ; & je te promets que tu épouſeras cette gueuſe qui fait tant la difficile, dés que tu ſeras de retour.

Oüi-dà, j'y conſens, dit Tarare en deſcendant, pourvû que ce ne ſoit qu'à ſon retour : il ne s'aviſa pas de dire cela tout

haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la Maison & le Ruisseau ; à peine y fut-il, qu'il vît tous les lieux d'alentour éclairez comme en plein midy : la charmante Fleur d'Epine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux ; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce Chapeau, qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumiere. Le petit Monstre qui l'accompagnoit, se traînoit à peine sous le poids d'une cruche vuide ; le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur, il étoit boiteux comme un chien, & si petit, qu'il avoit vainement essayé de prendre

ſa belle Maîtreſſe ſous le bras ; jamais il n'avoit pû atteindre qu'à la hauteur de ſa poche : il s'y étoit attaché, ſe traînant après elle du mieux qu'il pouvoit ; car Dieu ſçait les enjambées qu'elle faiſoit, pour s'en dépêtrer ; ſon cœur battoit ſi fort de crainte, & d'eſpérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorſqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit ; ſa vûë la fit tréſaillir ; elle rougit, & pâlit un moment après : je ne ſçai ſi il vit ſes différentes agitations, ni comme il les expliqua s'il s'en apperçût ; mais après l'avoir raſſûrée, ſe ſaiſiſſant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans ſon mouchoir, & après l'avoir

chargé sous son bras, comme on enleveroit un barbet, il donna la main à Fleur d'Epine, & s'avança vers l'Ecurie à grands pas.

Il y trouva Sonante dans le même état qu'il l'avoit laissée. Il instruisit Fleur d'Epine de son dessein en peu de mots; elle étoit si éperduë, qu'elle aprouva tout sans rien entendre; j'ai une frayeur, disoit-elle; je ne crains plus pour moi seule, & c'est avoir trop à craindre: vous avez déja tant fait, que je devrois me rassurer sur ce que vous me dites; pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver; mais que ferez-vous de ce petit Monstre? Je

l'écorcherai tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eû de l'époufer, & pour le fouflet qu'il vous a donné, fi ce n'eft que fa mere ne feroit pas fi affligée de cette douce mort, qu'elle le fera de celle que je lui prépare.

La généreufe Fleur d'Epine, qui ne pouvoit confentir à d'autres cruautez, qu'à celles des beautez féveres envers les tendres amans, fe préparoit à demander grace pour le miférable; non, lui dit Tarare, ne foyez point allarmée, tout le mal que nous lui ferons, n'ira qu'à être bien à fon aife, tandis que nous ferons expofez à la fatigue: je vous prie même de lui laiffer

quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme; permettez qu'il porte votre coëffure, en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur d'Epine ne sçavoit ce que cela vouloit dire; mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture; pour le petit Dentillon dès qu'il en fût coëffé, son visage parut plus détestable; il avoit entendu la menace de l'écorcherie, & quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la Coëffe de sa Maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds & les mains, & fouré as-

ſez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier ; il couvrit tout ſon corps de foin, de maniere qu'on ne lui voyoit que le derriere de la tête aſſez proprêment coëffée.

Cette cérémonie achevée après avoir careſſé Sonante, il monta deſſus, prit Fleur d'Epine devant lui, ſe mit en campagne, & tourna le dos au Palais de la Sorciere.

Quoique Sonante fut plus vite que le vent, ellé étoit plus douce qu'un Bateau. Tarare voulant profiter de ſa viteſſe lui mit la bride ſur le cou pendant une heure, mais jugeant qu'il avoit fait cinquante lieuës, il ſe crût aſſez loin pour laiſſer

laisser un peu prendre haleine à la Jument; il avoit raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible avanture, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer; il respiroit sans allarmes, & ce qu'il aimoit étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme qui ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venoit de l'achever pour l'amour. Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit, & c'étoit bien assez; il étoit trop éclairé sur son mérite, pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure; il ne sçavoit que

trop que ſans le ſecours de ſon eſprit & de ſon amour, il n'y avoit rien en lui de fort engageant ; chaque vûë de Fleur d'Epine avoit redoublé ſa paſſion ; & ce n'étoit pas la diminuer, que de la tenir entre ſes bras, quoique le plus reſpectueuſement du monde.

Belle Fleur d'Epine, lui diſoit-il, (ſentant qu'elle trembloit encore) vous n'avez plus rien à craindre de Dentüe, & vous n'avez ſans doute rien qui vous doive inquieter auprès d'un homme dont les ſentimens pour vous ſont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite, car j'oſe dire que perſonne ne s'y

connoît mieux, mais je n'ose vous dire que je le sens jusques au fond du cœur ; il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulieres m'ont fait quitter mon Pays ; quand j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté, je ne sçavois pas trop ce que j'allois chercher par le monde, mais je ne connois que trop à present que c'étoit vous ; ayez agréable que je vous amuse pendant quelques momens par ce récit.

Fleur d'Epine ne sçachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pancha doucement contre lui

comme pour ſe repoſer ; il aimoit bien cette maniere de répondre , & ſans en attendre d'autre, il continua de cette maniere.

Je ſuis fils d'un petit Prince, dont les Etats ſont des plus petits, mais en récompenſe les Sujets y ſont riches, contents & fidels.

J'avois un frere, Dieu ſçait ce qu'il eſt devenu ; nous n'avions pas plus de ſix ans, quand mon pere nous prit tous deux en particulier, & nous parlant comme ſi nous avions eû de la raiſon : mes enfans ; dit-il, comme vous êtes jumeaux le droit d'aîneſſe ne ſçauroit décider de la ſucceſſion entre

vous, cependant comme mes Etats ſont trop petits pour être partagez, je prétends que l'un de vous deux cede ſes droits à l'autre, & afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs; & ces dons ſont l'eſprit & la beauté, mais comme il faut que ces avantages ſoient ſéparez, que chacun choiſiſſe celui qu'il aime le mieux; nous répondîmes tous deux à la fois; je demandai l'eſprit, & mon frere la beauté.

Mon pere nous ayant embraſſez, nous dit que chacun auroit avec le temps ce qu'il avoit choiſi.

Mon frere s'appelloit Phénix, & moi Pinçon; & si nous avions eû d'autres freres, je ne doute pas qu'on ne les eût appellez, les uns Merles, les autres Sensonnets, Rossignols ou Sereins, selon le nombre; car une des folies du bon petit Prince étoit celle des Oiseaux; l'autre de vouloir que ses enfans l'appellassent Monsieur mon pere, en parlant de lui, ce qu'il ne pût jamais obtenir de moi; mais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit; cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi; car à l'âge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on avoit jamais vû de plus beau dans notre Sexe;

mais pour moi quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfans du monde, quand les peres & les meres vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots ; & je ne me sentois qu'autant d'esprit qu'il en falloit, pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frere & moi. Je passois mon temps à lire tous les Livres que je pouvois attraper bons ou mauvais, je distinguai bientôt les uns des autres, & me trouvant réduit à un assez

petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma Lecture; Phénix ne songeoit qu'à se parer pour éblouïr par sa figure.

Enfin notre pere mourut, & parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite; dès qu'il fût en terre, nous commençames pour la premiere fois à être de différens avis, & à vouloir contester l'un contre l'autre; mais dans une dispute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit; Phénix se tüoit de me dire, que comme j'étois plus

capable de gouverner, je méritois mieux de ſuccéder; que pour lui, fait comme il étoit, Dieu mercy, en quelqu'endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raiſons pour ſe mettre en poſſeſſion de notre petite Principauté, je ne le perſuadois pas; ainſi après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de ſon côté, à la charge que celui qui ſeroit établi le premier, tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revint ſe mettre en poſſeſſion de notre commun héritage. Nous

laissâmes des Ministres fidels pour gouverner en notre absence ; & Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde : je partis avec le peu de bon sens qui m'étoit tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La premiere avanture qui m'arriva dans celle que j'avois prise, est assez singuliere, quoique ce ne soit pas de ces évenemens périlleux ou éclatans, qui signalent les Héros ; j'avois parcouru beaucoup de Provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire par-tout où je

trouvois quelque chose digne de mon attention; j'appris des secrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque Païs avoit de singulier; mais rien de tout cela ne contentoit ma curiosité.

Parvenu enfin au Royaume de Circassie, qui est le Païs des Beautez, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement, qui étoit arrivé dans le Royaume; & je crus que les troubles avoient pû disperser ces Beautez que j'avois crû rencontrer à chaque bout de

champ, de la maniere qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un Fleuve qui bordoit une vaſte Plaine; aude-là de ce Fleuve s'élevoit un Bâtiment qui me parut aſſez ſuperbe: la curioſité de le voir me prît; je la ſuivis, & en y arrivant, je vis les dehors d'un Château, qui me parut la demeure de quelque Souverain. Le dedans m'en parut aſſez ſombre, & les Habitans triſtes; cependant j'y vis plus de Beautez que dans le reſte de la Circaſſie; mais jamais il n'y en eût de plus ſauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient; & celles qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de

répondre aux honnêtetez que je leur disois, en les abordant, ne tournoient pas seulement la tête de mon côté : voilà, dis-je en moi-même, des figures aussquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très-belles femmes. Je traversai je ne sçai combien de Galleries, sans rencontrer dans ce vaste Château, que des objets aussi ennuyans qu'ils paroissoient ennuyez, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces Galleries, je fus bien aise que tout ne fut pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet apparte-

ment, & dans la Chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre Pyes assises autour d'une table, qui joüoient aux cartes; elles ne furent point effarouchées de ma présence ; aucontraire, après m'avoir fait quelques civilitez, elles continüerent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sçais tous les jeux du monde : il y avoit une Corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisoit des nœuds en les voyant joüer.

J'avouë que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau, je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement; elles mêloient, cou-

poient & donnoient comme si elles n'avoient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces Pyes, après avoir long-tems pilé une de ses cartes, les jetta toutes sur la table avec transport, & se mit à crier, Tarare, de toute sa force.

Les autres y répondirent; la Corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare; & après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçans, que je n'y pû tenir.

Je sortis de l'appartement des Pyes du sombre Château, & trois jours après du Royaume. Ce fut environ en ce tems-là que le bruit de cette Beau-

té de Luyzante commençoit à ſe répandre par tout ; j'en appris des choſes ſi merveilleuſes, que je ne les pus croire; & quelque danger qu'on me dit qu'il y avoit à la regarder, je réſolus de m'éclaircir par moi-même ſi ce qu'on en diſoit étoit véritable.

L'heureux Royaume de Cachemire m'avoit dès longtems inſpiré la curioſité de le voire, par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup ; je ne ſçay ſi ce fut par l'uſage introduit parmi les Avanturiers qui ſe déguiſent toûjours, ou ſi le nom de Pinçon ne me paroiſſoit pas aſſez noble

noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la premiere Beauté du monde ; mais enfin je changeai mon nom, & l'avanture des Pyes m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare, dit Fleur d'Epine, justement, poursuivit-il ; & ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre, que l'envie de le répeter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussi-tôt.

A l'entrée du Royaume de Cachemire (par la route que j'avois prise,) la sçavante Serene a établie sa demeure enchantée. Le desir de connoître

une perſonne, que des connoiſſances ſurnaturelles acquiſes par une longue étude, rendoient la plus illuſtre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on m'avoit dit de Luyzante; mais la difficulté d'y parvenir, penſa me rebuter: de mille & mille gens qui avoient eû le même deſſein que moi, un très-petit nombre avoit réuſſi. On ſçavoit à peu près le lieu de ſa réſidence, mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impoſſible de le trouver, ſi la fortune, ou plûtôt un aveu favorable de la Magicienne ne vous y guidoit. Je fus aſſez heureux pour être

admis à sa présence ; & apparammment je n'en fus digne, que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce genie superieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particuliere d'un séjour, dont les beautez se peuvent, à peine, imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire, est à l'égard du reste, ce que le délicieux Royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la Terre. Le peu de tems qu'il me fût permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus, que le don d'esprit que

mon pere croyoit m'avoir laiſſé en partage ; je crus m'apercevoir que mon admiration & mes reſpects m'avoient attiré ſa protection ; elle me la fît eſperer en la quittant, & je la quittai dans la réſolution de m'en rendre auſſi digne qu'il me ſeroit poſſible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la Cour.

Je connus bien-tôt ce que c'étoit que le genie du bon Califfe. Je fus informé du caractere de ſon premier Miniſtre : comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir ceux qui gouvernent ſous leur Maî-

tre ; il n'avoit pas aussi leur présomption, & moins encore leur rudesse ; c'étoit le Ministre le plus affable qui fût jamais. Il avoit une femme qui n'étoit pas si simple, mais qui étoit encore plus acceüillante. Je me mis à son service en qualité d'Ecuyer, & je m'aperçûs bientôt que je ne déplaisois pas à Madame la Sénéchalle : Quelle sorte de Beauté étoit-ce, dit Fleur d'Epine en l'interrompant ? De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il, & continüant son discours, comme le Sénéchal son époux étoit tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit ;

cela fit qu'on ſe ſervit de moy pour chercher un remede aux maux que faiſoient chaque jour les yeux de la Princeſſe.

Tarare alors lui conta de quelle maniere il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez-donc ſouvent regardée? dit Fleur d'Epine; oüi, dit-il, tout autant que j'ay voulu, & ſans aucun danger (comme je viens de vous dire.) L'avez-vous trouvée ſi merveilleuſement belle qu'on vous avoit dit, pourſuivit-elle? Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajoûta-t-elle, ſi vous en êtes d'abord devenu paſſionnément amoureux; mais dites-m'en la vérité?

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui & la Princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réüssit dans son entreprise.

Fleur d'Epine ne l'eût pas plûtôt appris, que repoussant les mains dont il la tenoit embrassée ; elle se redressa au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire ; & continüant son discours, sans faire semblant de rien ; je ne sçai, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier penchant de la Princesse en ma faveur ; mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par

les agrémens de ma personne, & que je méritois encore moins par les sentimens de mon cœur; car je ne me suis que trop apperçû depuis, que l'amour que je croïois avoir pour elle, n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignoit, effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir ; & dès le premier moment que je vous ai vûë, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tût; & la belle Fleur d'Epine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, & appuïa ses mains sur celles qu'il remit au tour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient-là ; le jour commençoit à paroître, & Tarare ayant pris le Chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Epine (qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité) ils ne furent plus éclairez que du foible éclat de l'Aurore naissante. Sa fraîcheur ranimoit les Fleurs, & les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des Prairies, abbatoient la poussiere sur les grands chemins.

Mais dans le tems que la belle avant-couriere du jour, ouvroit les portes de l'Orient aux Chevaux du Soleil, la Jument Sonante se mit à hannir. Fleur d'Epine en tréssaillit, & trem-

blant dans tout ſon corps ; ah ! dit-elle , nous ſommes perdus ; la Sorciere nous ſuit. Tarare regarda derriere lui , & vît la terrible Dentüe montée ſur une Licorne couleur de feu , qui menoit en leſſe deux Tigres, dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonante.

Tarare tâcha de raſſurer Fleur d'Epine , en lui diſant que la Jument alloit ſi vîte, qu'ils auroient bien-tôt perdu de vûë la Sorciere & ſon équipage ; & (là-deſſus) il voulut pouſſer à toute bride ; mais Sonante demeuroit tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons , & qu'il l'incita de tou-

tes les manieres ; elle étoit immobile.

Fleur d'Epine s'évanoüissoit entre ses bras, voyant la Sorciere à cinquante pas d'eux ; Tarare avoit beau lui protester que tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses Tigres : tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentüe approchoit toûjours, & Tarare ne sçachant plus à quel Saint se voüer, s'avisa d'essayer les voyes de la douceur, & caressant la Jument ; quoi, ma bonne Sonante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle Maîtresse à cette vilaine Sorciere,

qui la pourſuit? N'as-tu donc commencé de ſi bonne grace que pour nous trahir à la fin ? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, & la Sorciere n'étoit plus qu'à vingt pas de lui quand Sonante remüa trois fois l'oreille gauche; il y mit vîtement le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jetta par deſſus ſon épaule gauche : dans un inſtant s'éleva de terre une muraille entre la Sorciere & lui. Cette muraille n'avoit que ſoixante pieds de haut, mais elle étoit ſi longue, qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Epine reſpira, Tara-

re remercia le Ciel, & Sonante partit comme un éclair.

Ils avoient déja perdu de vûë la nouvelle muraille, & Tarare croyant Fleur d'Epine en sûreté, lui alloit dire quelque chose de tendre, & peut-être de joli, lorsque Sonante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, & vît l'éternelle Dentüe, qui les poursuivoit tout de nouveau : Quoi ! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa Licorne, de ses Tygres, de sa longue Dent, & de son épouventable Griffe ? Pendant ces reflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Epine la reprirent La Jument plus

rétive encore que la premiere fois, sembloit cloüée à la terre : Tarare ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonante d'une maniere plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Helas! lui disoit-il vertueuse Sonante, je vois bien que la Sorciere a jetté sur vous quelque sort, & que lorsqu'elle vous peut voir vous ne sçauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi-bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune Maîtresse la Belle Fleur d'Epine; mais comme je vois par votre tristesse, que vous n'avez plus de secours à nous

offrir, je vous demande une grace ; qui est, de sauver la charmante Fleur d'Epine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au devant de la Sorciere & des Tygres, peut-être que la Fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chere Fleur d'Epine, tandis que Dentüé tiendra les yeux sur moi ; adieu, bonne Sonante, sauvez Fleur d'Epine, ne l'abandonnez pas je vous conjure, & si vous ne me revoyez plus, faites-la quelque-fois souvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant ; mais Fleur d'Epine

lui ſerra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonante, elle fut ſi attendrie, qu'elle ſe mit à pleurer comme une folle : elle ſanglotoit à fendre les rochers les plus durs, & des larmes plus groſſes que le pouce couloient de ſes beaux yeux juſqu'à terre ; pendant qu'elle menoit un deüil inutile, la Sorciere approchoit. Ce fut alors qu'elle rémua ſix fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goute d'eau qui pendoit au bout de ſon doigt, il la jetta par deſſus ſon épaule droite : Cette goute d'eau ne fut pas plûtôt à terre que ce fut un

Fleuve, qui devint bien-tôt ſi large, qu'on l'eût pris pour un bras de Mer; Ces eaux étoient plus rapides que celles d'un Torrent, & s'étendirent du côté que Dentüe les avoit pourſuivie; mais ce fut avec tant d'impetuoſité, qu'elle, ſa Licorne, & ſes Tygres, penſerent s'y noyer.

Ce fut un plaiſir pour Fleur-d'Epine & Tarare, de voir comme l'eau la pourſuivoit à meſure qu'elle preſſoit ſa Licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un ſaut d'allegreſſe qui penſa faire tomber Fleur d'Epine; cela donna occaſion à Tarare de la ſerrer encore

plus étroitement, comme pour la soûtenir ; car quoiqu'il ne se fut pas attendu à ce transport soudain de la Jument ; comme il étoit bon homme de Cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrez des horreurs de la maudite Dentüe. Tarare esperoit que ce seroit la derniere allarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonnante sembloit prendre part à la tranquilité qui succedoit à toutes les inquietudes qu'ils venoient d'avoir, & elle couroit d'une legereté inconcevable. Tarare voyant qu'elle alloit toûjours, s'avisa de l'arrêter au bout de

quelque tems, pour l'informer de ſon deſſein, ne ſçachant pas ſi la route qu'elle tenoit les conduiroit où il vouloit aller; c'eſt pourquoi lui ayant remis la bride ſur le cou; Sonnante, lui dit-il, je ſçai bien qu'on ne ſe peut égarer avec vous, nous voulons aller au Païs de Cachemire; il eſt tout environné de montagnes & de précipices d'un côté, & c'eſt celui qui eſt auprès de la demeure de Serene; menez-nous y par ce côté.

Et pourquoi au Païs de Cachemire, lui dit Fleur d'Epine? n'eſt-ce pas celui de Luyſante? c'eſt le Royaume de ſon Pere, dit-il, & c'eſt à ſon

Pere que j'ay promis de porter les dépoüilles de la Sorciere, telles que les demande Serene.

Et quoi, lui dit-elle, un peu troublée ? ne m'avez-vous pas dit que quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luysante ; vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant ? Que j'étois folle, poursuivit-elle, de me flater un moment, qu'on pût oublier la plus belle personne du monde, pour songer à une créature comme Fleur d'Epine? Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas? Ah Tarare, dit-elle, en laissant tomber quelques larmes, je

voisbien que votre ſeul empreſſement, eſt de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépoüilles que vous lui avez promiſes, en lui menant Fleur d'Epine en triomphe ; Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher après avoir trouvé ce que vous ſembliez craindre ſi fort de perdre ; qui vous empêcheroit de me conduire en votre Païs ? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez delivré ? Si vous ne m'aviez point flaté, mon cœur toûjours tranquile, ne me feroit point enviſager comme le plus

grand des malheurs celui d'être ſacrifiée à Luyzante ; elle ne vous aimera que trop ſans ce nouveau témoignage de votre tendreſſe.

Tarare ſe déſeſperoit de ſon affliction, mais il étoit charmé de ſes allarmes, & voyant qu'elle ne ceſſoit de pleurer : Non, charmante Fleur d'Epine, lui dit-il avec tranſport, je ne vous ai point trompée, en vous diſant que je ne m'expoſois que pour vous, & que vous me verriez plûtôt mourir à vos yeux, que de ſonger à vous ſacrifier à Luyzante ; votre premiere vûë l'a chaſſée de mon cœur ; chaque moment vous y établit de plus en plus.

Vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse & la sincerité de vos sentimens, ont penetré jusqu'au fond de mon ame ; je voulois mourir pour vous sauver, jugez si c'est pour une autre que je veux vivre ; ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein, souffrez que je tienne ma parole, puisque je serois indigne de vous si j'y manquois. Sçachez que nous ne sçaurions être en sureté que sur les Terres de Cachemire ; & comptez que s'il en est question, ce sera Luyzante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Epine, au peril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, &

l'on croit facilement ce qu'on ſouhaite. Tarare avoit ouvert ſon cœur avec un empreſſement trop ſincere & trop naturel pour laiſſer aucune inquietude à Fleur d'Epine ſur ſes intentions, & dès qu'il la vit raſſurée, il rendit la Bride à Sonante ; qui tourna tout d'un coup ſur la droite, & ſe mit à galoper comme ce qu'il y a de plus leger & de plus vîte ſur la terre. Ils arriverent en moins d'une demie heure au pied d'une Montagne qui paroiſſoit inacceſſible, ſi quelque choſe pouvoit l'être à la legereté de Sonante.

Tarare connut que c'étoit une de ces Montagnes dont l'enceinte

l'enceinte couvre les limites du bien-heureux Cachemire. Sonante y grimpa comme si elle eût marché en raze Campagne ; & ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit, qu'elle n'avoit fait dans la plaine : Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les Parfums d'Arabie ; & de quelque côté que leur vûë s'étendît, un Parterre continuel sembloit s'offrir à leurs yeux, avec tous les agremens d'une varieté délicieuse. Fleur d'Epine fut bien aise de s'y arrêter un moment ; & tandis qu'elle se perdoit dans la contemplation de tant de merveilles : Le Demon de la jalousie qui se fourre par tout

vint troubler son âttention.

Quoi ! dit-elle, Luyzante est héritiere de tout ce que je vois? Luyzante, plus précieuse encore que tous ces Trésors, & plus brillante que toutes les beautez que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux ; & il pourroit y avoir quelqu'un qui refusat sa main pour Fleur d'Epine ; Ah Tarare, s'il est vray que votre constance ou plûtôt votre aveuglement pour moi soient à l'épreuve de ce que je crains ; rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantez, ou laissez-moi chercher au travers des Précipices

d'où nous venons, une destinée plus suportable, que celle de vous voir à Luyzante.

Un autre se seroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas si-tôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire ; mais Fleur d'Epine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre & délicate, & Tarare l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvemens d'inquiétude auroient été la joye de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop couté au repos de ce qu'il aimoit ; & pour tâcher de l'en guérir, belle Fleur d'Epine, dit-il, je ne sçai que deux moyens de vous donner l'assu-

rance de ma ſincérité que vous ſouhaitez ; l'une eſt de recevoir ici votre main en préſence du Ciel & de la Terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au vôtre pour jamais ; je prends à témoin les Puiſſances inviſibles qui nous écoutent ; que je me croirois plus heureux de paſſer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous ſommes montez, que de régner avec Luyzante dans ces Climats fortunez où nous allions deſcendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foy, ſans aller plus loin, & vais vous conduire au petit Etat où mon frere eſt peut-être de retour ; mais je vous ai déja dit que par tout

hors du Royaume de Cachemire, nous ſerions expoſez à la fureur & la pourſuite de la cruelle Dentüe ; mais quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous ſauver du juſte reſſentiment de Serene, à qui j'ai promis de remettre ſa fille avec le Chapeau & la Jument.

Fleur d'Epine témoigna ſa ſurpriſe par un petit treſſaillement ; oüi belle Fleur d'Epine, dit-il, vous êtes Fille de la Magicienne Serene, que ſa vertu, autant que ſon art, rendent plus reſpectable que ſi elle tenoit le rang le plus élevé ; ce ſeroit chez elle que je ſerois d'avis que nous allaſſions, afin

que mettant à ſes pieds les tréſors qu'elle a demandés, & que j'ai heureuſement enlevés à la Sorciere, je ſois en droit de lui demander le plus précieux de tous, pour récompenſe de ce que j'ai fait pour lui obéïr.

Fleur d'Epine un peu confuſe de la jalouſie qu'elle avoit témoignée, ne balança point ſur cette derniere propoſition. Ils deſcendirent donc dans ces Plaines fertiles & riantes, qui leur offroient de nouveaux charmes à meſure qu'ils en approchoient; pour moi, j'avouë que je n'en ſuis point fâché; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le ſommet de

cette Montagne, où leurs ſentimens, auſſi-bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyez, comme ils auront fait Votre Majeſté Séréniſſime.

Nos Amans ſe trouverent au bas de la Montagne dans le tems que le Soleil étoit encore dans toute ſon ardeur.

Quoique l'allure de Sonante fut ſi aiſée, qu'on n'en pouvoit être fatiguée, les allarmes & les frayeurs que Fleur d'Epine avoit eû pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abbatuë ; Tarare qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en apperçût, & mit pied à terre au bord d'un Ruiſſeau que deux rangs d'O-

rangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Epine ni fut pas plûtôt aſſiſe, qu'elle s'endormit, quoiqu'elle eut pû faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonante, pour lui laiſſer prendre quelque rafraichiſſement; mais comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, & qu'il lui vouloit pourtant laiſſer la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ſes ſonnettes pour l'entendre, en quelqu'endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle ſentit que ſes ſonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuſer à paître, elle faiſoit des mouvemens ſi gracieux & ſi meſurez,

que

que rien n'égaloit l'harmonie qu'elle faiſoit entendre autour d'elle.

Tarare après l'avoir écoutée quelque temps, ſe mit à conſidérer ſa charmante Fleur d'Epine. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais: ſon viſage dans le doux ſommeil qui fermoit ſes paupieres, brilloit de tous les agrémens que la fraîcheur, la jeuneſſe & les graces y pouvoient répandre. Le paſſionné Tarare ne ſe laſſoit point de la conſidérer, & ſe laiſſoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautez en détail; mais il demeura dans un fidéle reſpect, quelque

envie que cette contemplation pût inſpirer d'en ſortir.

Les Amans de ces temps là ne ſçavoient ce que c'étoit que de ſurprendre, ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il ſe contenta donc de repaître ſes yeux des merveilles qu'il voyoit, & de promener ſon imagination ſur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonante cependant qui s'éloignoit inſenſiblement, faiſoit aller ſes Sonnettes harmonieuſes d'une maniére ſi raviſſante qu'il choiſit quelques-uns des airs nouveaux qui les compoſoient, & y fit des couplets tendres & galants à la loüange de Fleur d'Epine endormie.

Non, diſoit-il, dans ſes Vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté ſelon ma fantaiſie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois: & pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Epine.

Avec de telles imaginations, le Seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loüa le Ciel du profond repos dont joüiſſoit ſa Divinité; mais il crût qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir beſoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau païs, on ne voyoit que

trop dequoi fournir le plus beau dessert du monde, chaque Arbre & chaque Buisson en offroit de reste ; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes & les Vers qu'il y venoit d'écrire auprès de Fleur d'Epine, & s'en alla trouver Sonante dont la Musique continüoit toujours, quoiqu'il ne la vit plus. Il ne sçavoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire, mais il se mit en tête qu'une Créature qui leur avoit été d'un si grand secours ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva comme on peint Orphée, environnée de

toutes ſortes de Bêtes & d'Oyſeaux que la douceur de ſon harmonie avoit raſſemblez autour d'elle, il en couta la vie à une Gelinote, deux Perdrix rouges & un Faiſant, qui ſe trouvérent un peu trop attentifs ; il ſe mit à les accommoder pour le ſoûper de Fleur d'Epine, car quoique Pinçon fut Prince, Tarare étoit Cuiſinier quand il vouloit, & tout des meilleurs, il ne faut pas demander s'il fit de ſon mieux dans cette occaſion.

A ſon retour Fleur d'Epine s'éveilla, & à ſon réveil elle fut ſervie. Elle ne parût pas inſenſible à ſes ſoins ; & ſon empreſſement dans cette rencontre ne

lui fut pas indifferent. Il lui conta comment le hazard lui avoit fourni dequoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres Oyseaux que l'amour de la Musique avoit trahi ; mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut sçavoir ce qu'il avoit fait tout le temps qu'il avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, & quoiqu'elle rougit, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva : elle lui dit qu'elle n'osoit loüer, autant qu'ils le méritoient, des Vers qui la loüoient beaucoup trop ; lui de protester qu'ils ne la loüoient pas assez : & de

prendre ſes charmes à témoins qu'il en ſentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ny en Proſe, ny en Vers.

Tarare (dit la modeſte Fleur d'Epine) ſi je voulois me chagriner par de juſtes réfléxions, je vous dirois que votre ſincerité m'eſt un peu ſuſpecte, je me connois, & je ſçai que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas abſolument laide. Mais puiſqu'une prévention ſi favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux ſur mille défauts que j'ai, & que je voudrois ne pas avoir, pour être digne de ce que vous dites, & de ce que vous m'aſſû-

rez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part & d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le Lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Epine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentimens, le respect de celui qui l'accompagnoit & la coûtume sembloient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant comme elle étoit délicate sur

la bienſéance, elle crût qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête, qu'à reſter enſemble toute la nuit. Mais elle étoit embarraſſée pour Tararé qui vraiſemblablement avoit beſoin de repos : il connut ſa penſée, entra dans ſes ſentimens, & l'ayant fort aſſûrée qu'il n'étoit pas aſſez lâche pour dormir auprès d'elle, ils ſe remirent en chemin, dans l'eſpérance d'arriver chez l'illuſtre Serene à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonante ſurprit & charma tout ce qui ſe trouva ſur leur paſſage. Dans les Bois qu'ils traverſoient, les Oyſeaux trompez par l'éclat du Chapeau croyoient ſalüer

le jour naiſſant lorſqu'ils répondoient au ſon agréable des Sonnettes d'or.

Les Cocqs des Villages croyoient de même chanter pour l'Aube du jour, & réveilloient les pauvres Laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vîtement à leur travail.

Mais Fleur d'Epine n'avoit qu'à ôter le Chapeau de deſſus ſa tête, la nuit revenoit & les bonnes gens ſe rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, & Tarare promettoit à ſa Belle Maîtreſſe qu'elle ſalüeroit bientôt ſon illuſtre Mere : mais il ne pût tenir ſa promeſſe. Comme il avoit été déja deux fois

chez la Magicienne, il crût qu'il y parviendroit facilement la troisiéme. Mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher : il sçavoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès ; il ne pouvoit comprendre pourquoi Serene lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, & qu'il étoit chargé du reste des Trésors qu'elle avoit demandez ; il eut peur que Fleur d'Epine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article ; mais les derniéres preuves qu'il lui avoit données de la sincerité de sa tendresse l'a-

vôient entiérement guérie de toutes ſes jalouſies, elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la diſgrace d'une Mere qu'elle n'avoit jamais vûë, & qui ſembloit refuſer de la voir. Ils ne ſe rebuterent pas, & le troiſiéme jour ils alloient recommencer leur recherche partout aux environs ſans s'aviſer, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonante de les mener chez la Magicienne; car elle étoit doüée du pouvoir d'arriver par tout où l'on lui diſoit d'aller, ſans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne ſçavoit pourtant pas cela, mais s'il avoit été inſpiré quand il

lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de Serene.

Ce fut pendant ce temps-là que certain Politique de campagne qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la Cour, y manda l'arrivée de Tarare, surquoi le Calife lui ayant dépêché Courrier sur Courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la Cour, il fallut obéïr malgré quelque légere allarme qui reprit à Fleur d'Epine, & des pressentimens secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur, elle fit ce qu'elle put pour les suprimer devant Tarare, & ce ne

fut pas un médiocre effort, que de paroître tranquille en approchant d'une Ville où Luyzante n'attendoit que Tarare pour en recevoir le remede à tant de maux, & peut-être pour lui en offrir la récompense. Ils arriverent enfin, & furent reçûs comme en triomphe : tout retentissoit d'acclamations, & ces acclamations élevoient la gloire de Tarare jusques aux Cieux. On ne douta point qu'un homme qui venoit si glorieusement d'achever une entreprise commencée pour le bien public & pour le service de la Princesse, n'apportât le remede à tous leurs maux, & il en étoit temps. Le bon Ca-

lise depuis son départ s'étant amusé trop long-temps un jour auprès de sa fille avoit laissé tomber ses Lunettes, & les beaux yeux qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumiére. Le Sénéchal de tous les Ministres le plus loyal en étoit mort d'affliction; sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la Princesse, elle étoit si grande, qu'elle ne tüoit plus personne de ses regards que par son conseil. Voilà bien du changement à la Cour, mais ce n'étoit pas tout, il étoit arrivé par malheur une certaine More depuis peu, qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes insi-

nüans de ſon eſprit, comme la Sénéchale gouvernoit la Princeſſe par les charmes d'un Perroquet, qui garentiſſoit ceux qui le tenoient du danger de ſes yeux.

Le Conſeil fut aſſemblé ſur l'arrivée de Tarare ; & le Calife qui n'avoit jamais vû bien clair dans ſes affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embraſſer celui qu'il ne pouvoir voir. Les uns propoſerent de lui élever des Statuës, d'autres opinérent pour le grand & le petit triomphe. Le Calife conſentoit à tout, pour honorer tant de mérite ; mais Tarare s'en défendant avec modeſtie, ah ! Sire

Sire, s'écria-t-il, quels ſoins vous occupent auſſi bien que votre ſage Conſeil? Dans une conjoncture comme celle-cy, ce que j'ai fait pour vous & pour l'Etat ne demande point de pareilles récompenſes; eſt-il temps d'en parler, avant que ce ſervice ait produit ſon effet? Je n'oſe vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empreſſement dont vos Couriers m'ont fait venir ici: j'allois remettre entre les mains de Serene, ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remede tant déſiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, & qu'on attende mon retour.

Le Calife lui en demanda bien humblement pardon, & en attribua la faute à ſon Conſeil. Son Conſeil la rejetta ſur les ordres de la Princeſſe qui gouvernoit depuis l'aveuglement de ſon pere, & que la Sénéchale gouvernoit abſolument.

Il fut réſolu que Tarare partiroit dès le lendemain avec les Tréſors de la Sorciere.

Le Calife voulut abſolument que Fleur d'Epine fût logée cette nuit chez la Sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après ſon Palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez par mon exemple qu'il ne fait pas bon auprès de Luyzànte.

Tarare l'y conduisit, & la femme More étoit si empressée à la servir, & le faisoit avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au Palais de peur de renouveller ses allarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Epine, & mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bien-tôt dépêcher tout cela.

A son retour il trouva Fleur d'Epine occupée à considérer le portrait de Luyzante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'apperçut que son admiration pour cette Beauté merveilleuse, étoit mêlée de quel-

que trouble : il lui dit ce qu'il falloit pour la raſſûrer : & elle compta pour beaucoup l'aſſûrance qu'il lui donna de partir ſans voir l'original de ce Portrait.

La femme More eut bientôt démêlé les ſentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point ſa penſée à la Sénéchale qu'elle fut chercher, & qui lui avoit fait confidence de ſa bonne volonté pour Tárare.

Mais avant qu'elle pût parler, la Sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que ſon cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendreſſe, & de l'autre par la gloire. Que

quoiqu'elle eût éprouvée plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales ; cependant dans un poſte ou ſon élevation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit eu de la peine à ſe déterminer, mais qu'après y avoir bien ſongé, elle trouvoit qu'une Sénéchale pouvoit ſans honte épouſer ſon Ecuyer, principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue, que ſa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire ; & elle lui apprit enſuite tout le détail de ſes ſoupçons, au ſujet de cette jeune perſonne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la Veuve : elle étoit de toutes les Veuves la plus violente dans ses passions, & de toutes les Mores sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre Fleur d'Epine, il y parut bientôt.

Tarare qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentoit des maux effroyables, qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher ; elle connut par les transports de sa douleur qu'il en sentoit toute la violence ; adieu son voïage, adieu le bien de l'Etat : il ne songea plus qu'à

ſecourir Fleur d'Epine ; & voyant par le redoublement de ſes maux que tous ſes ſoins étoient inutiles, il ne ſongea qu'à mourir avec elle.

La Sénéchale dans le déſeſpoir de ſon Amant, & les tourmens de ſa rivale, goutoit à longs traits le plaiſir de ſa vengeance.

Le Conſeil du Calife fut terriblement allarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin qui avoit fait le mal, s'aviſa de le faire ceſſer, afin que Tarare partit. Les douleurs de Fleur d'Epine la quittérent tout à coup comme elles l'avoient priſe, mais il lui en reſta tant de foibleſſe &

d'abattement qu'elle conjura Tarare de céder aux importunitez de toute la Cour, & de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéït; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luyzante avant son retour; il l'assûra qu'il seroit très prompt, & partit après des adieux fort tendres de part & d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Epine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba (malgré qu'elle en eut) dans une langueur dont elle se sentoit miner à vûë d'œil. Elle n'avoit pas douté que ses douleurs l'ayant quittées, son embonpoint ne revint; mais au

lieu

lieu de cette fraicheur dont elle souhaitoit ardamment le retour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changeoit de jour en jour.

Enfin les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste paleur, à laquelle on vit succeder un jaune mêlé de verd qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux, une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais fût changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Epine se voyoit dans un état si déplorable, la Séné-

chale en triomphoit. Sa Confidente lui avoit fait concevoir, que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure, seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant; & c'étoit ce suplice (qu'ils jugerent plus grand pour elle) qui lui lui avoit sauvé la vie.

Cependant au Palais on ne voyoit plus la Princesse, car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son Perroquet; mais elle en étoit devenuë si folle, qu'elle ne vouloit plus que personne le tint: on disoit des merveilles de la beauté de cet Oyseau, peu de chose de son esprit, car il ne parloit gueres; & quand cela lui ar-

rivoit, il répondoit tout de travers, mais il avoit de la grace dans l'action, & de la politesse dans les manieres.

L'impatience de Tarare racourcit son voyage, il revint, qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin, & il raportoit le remede aux maux que caufoient les plus beaux yeux du monde.

Le Peuple le suivit en foule jusqu'à l'apartement de Luyzante, mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une phiole grande comme les plus grands verres; elle étoit faite d'un seul diamant, & contenoit une liqueur si brillante, que les yeux é-

bloüiſſans de la Princeſſe, en furent eux-mêmes ſi éblouis, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce tems pour lui en mouiller les temples & les paupieres. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit, & Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le Peuple fut témoin du miracle, & le célébra par mille acclamations. On voyoit ſes yeux auſſi brillans que jamais; mais on les voyoit avec ſi peu de danger, qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour ſans en ſentir que du plaiſir.

Tarare baiſa le bas de ſa Robbe pour lui en faire le premier compliment, & ſe retira

ſous prétexte d'en porter la nouvelle au Calife ; mais il ſuivoit les mouvemens de ſon cœur qui l'entrainoit vers ſa charmante Fleur d'Epine.

La nouvelle de ſon retour & du miracle qu'il avoit produit, ſe répandant bien-tôt par tout, il falut céder à la néceſſité de voir le Califé avant ſa maîtreſſe.

Le bon Prince penſa devenir fou de joye, quand il ſçut que les yeux de ſa fille n'étoient plus méchans, quoiqu'ils fuſſent auſſi beaux que jamais ; mais quand Tarare après lui avoir mouillé les yeux, lui eût rendu la vûë, il ne parut pas ſi aiſe de revoir

la clarté du jour, qu'il parut reconnoissant envers celui qui la lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds, & après quelques autres transports, qui convenoient moins à Sa Majesté qu'à sa reconnoissance, il vouloit sur le champ le remener à sa fille, afin qu'elle le choisit pour époux, & que le mariage se fit dès ce jour, protestant devant son Conseil, qu'il ne seroit jamais content, qu'il ne vit son Palais tout plein de petits Tarares.

Oh! pour les petits Tarares, dit le Sultan, je m'y rends; j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre, mais je

n'y peut plus tenir; vous avez vaincu, Dinarzade, je vous dois la vie de votre sœur, je vous la donne, & je lui donne toute ma tendresse qu'elle mérite par ses attraits & son érudition, mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si long-tems : Allez Dinarzade, allez chercher le Visir votre pere, qu'il m'aporte au plus vîte mon Sceptre & le Sceau de l'Empire, afin de confirmer par les solemnitez requises, la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois, elle revint avec le Grand Visir qui pleuroit à

chaudes larmes en ſcellant la grace de ſa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit Imperial, dont il leva reſpectueuſement la couverture : la Sultane ſe jetta du lit à terre, & s'étant proſternée devant ſon Seigneur, elle lui baiſa le petit doigt du pied gauche qu'il lui tendit le plus tendrement du monde; & s'étant relevée, il lui mit trois fois ſon Sceptre Royal ſur le bout du nez, ſelon l'uſage du Païs, en ſigne de grace.

Ces cérémonies achevées, le Viſir & la ſage Dinarzade, après avoir recouchée l'Imperatrice, tirerent les rideaux, & s'imaginant que leur pré-

ſence étoit déſormais inutile, ouvroient la porte pour s'en aller, lorſque le Sultan les ayant rappellé ; je ne me repens point, dit-il, de la grace que je fais à la Sultane, mais comme je prétends que la juſtice ſoit inſéparable de la clémence dans toutes mes actions, demain dès la pointe du jour je ferai pendre le traitre qui revelle mes conſeils. Dinarzàde n'a pû ſçavoir ce qui s'y eſt paſſé au ſujet de Tarare que par ſon pere, ou par ſon amant ; ainſi mon Viſir & le Prince de Trébizonde tireront au ſort, & le coupable ou le malheureux ſera juſtement ſacrifié ſelon les Ordonnances

de cet Etat. Le Visir qui connoissoit le naturel inhumain de son Maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt, & s'étant mis à deux genoux, il prenoit le Ciel, la Terre, le Grand Prophete & son Alcoran à témoins de son innocence, mais la courageuse Dinarzade loin de s'allarmer de ces menaces; vous êtes bien plus prompt, Seigneur, à prendre des résolutions de cruauté que vous n'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être interessée plus qu'une autre à ce que vous venez de dire, s'il est vray que le Prince de Trébizonde ou le Visir mon pere soient coupables; cepen-

dant je les abandonne tous deux à votre colere, en cas que je ne vous fasse pas convenir avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre Conseil, & que si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable Majesté mérite mieux d'être penduë que votre Visir, ou le Prince que vous appellez mon amant. Le Visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille, mais l'équitable Sultan revenant comme d'un profond songe, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, demanda pardon à Mahomet, & ayant froté

trois fois le nez à Dinarzade de ſon Sceptre Royal, trois fois au Viſir, & trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde; & les cérémonies de cette amniſtie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais réveler ce qui s'étoit paſſé entr'elle & lui au ſujet de Tarare; & comme il n'étoit encore que minuit & trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'hiſtoire, ce qu'elle fit de cette maniere.

Le Conſeil du Calife fut ſur le point de repeter les petits Tarares, comme ils avoient fait le grand; mais ils ſe ſou-

vinrent qu'il l'avoit deffendu dans un Article de son premier Traité.

Tandis que le Calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessez; le nombre en étoit grand, mais comme l'effet du remede étoit prompt, il les eut bien-tôt expediez; tout retentissoit d'acclamations & de cris d'alegresse, & dans une joye si universelle; il n'y avoit que la seule Fleur d'Epine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la Sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur d'Epine; & cette nouvelle qui dans un autre

temps auroit mis le comble à ſa joye, penſa la déſeſperer; elle croyoit toûjours que ſa cruelle Rivale & ſa Confidente étoient touchées de ſon malheur; elle ſe mit à genoux devant elles, pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle étoit; elles lui en donnerent leur parole, mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit ſe deffendre de recevoir la viſite du Califé, qui dès qu'il avoit recouvert la vûë, avoit voulu contenter ſa curioſité ſur une perſonne qu'on luy avoit peinte auſſi belle que Luyſante; & en diſant cela, les maudites Bêtes ſe mirent malgré qu'elle en eût à la parer

le mieux qu'il leur fut poſſible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre Créature n'avoit que la peau & les os; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de ſon tein & de ſes levres, ſes yeux étoient éteints, & ſes joües décharnées paroiſſoient plus ternies dans la coëffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent ſur un riche Canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter ſon Amant. On l'aſſûra que c'étoit le Calife, & les Cruelles ſe retirerent.

Fleur d'Epine fit un effort pour ſe redreſſer, afin de le re-

cevoir avec plus de respect; mais quand, au lieu du Calife, elle vît entrer Tarare, elle fit un cri, & demeura panchée sur le dos du Canapé; s'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire; il ne laissa pas d'en approcher, & dans le temps qu'elle reprenoit ses esprits, il lui demanda où étoit Fleur d'Epine; ce fut le coup mortel pour son cœur, ses forces l'abandonnerent, & au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du Canapé, elle s'abîma dans le désespoir & les larmes.

Tarare ne comprenant rien ni à sa douleur, ni à sa figure; sortit

ſortit pour chercher Fleur d'Epine par toute la maiſon ; la Sénéchale & la More ſe tüoient de lui dire en riant qu'il en venoit ; il fut impatienté d'une plaiſanterie ſi hors de ſaiſon ; mais il fut encore plus choqué de l'air agréable & content dont elles ſembloient ſe moquer de lui ; il les quitta bruſquement, & s'étant rendu au Palais, il y trouva bien une autre ſcene.

Le beau Perroquet s'étoit ſauvé pendant que Tarare accommodoit les yeux de Luyzante ; il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le Califfe & tous ſes Courtiſans, montez ſur des échel-

les, cherchoient au-dessus des lits & au haut des planchers tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de Fleur d'Epine; & chacun lui en demandoit du Perroquet de la Princesse; il les crut tous fous, & pensa le devenir. Dès que le Califfe l'apperçût, il courut vers lui, & se persuadant que tout lui étoit possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luyzante, en lui rendant son Perroquet.

Tarare surpris de l'inquiétude du pere, & de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre in-

quiétude que la sienne, & au lieu de faire attention à ce que disoit le Califfe, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Epine à la Magicienne Serene, il n'en avoit obtenu le remede à tant de maux, qu'à cette condition, qu'il falloit avant toutes choses revoir Fleur d'Epine, & qu'après cela, il se faisoit fort de retrouver le Perroquet.

Luyzante entendit ces paroles de consolation, & les crut dans la bouche d'un homme qui ne se vantoit de rien, dont il ne put venir à bout; le calme qui revint dans son cœur, lui rendit ses attraits que la douleur avoit troublez; elle commença de se souvenir de Tara-

te, de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque tems, & le souvenir de son premier penchant, sa parole & sa reconnoissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mît à genoux devant le Califfe son pere, & lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagemens envers un homme qui avoit tout hazardé pour son service.

Quand le Califfe l'entendît, il fit un saut de joye, qui étonna toute la Cour; & au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix qui eut

ajoûté à ses Etats quinze Provinces comme Cachemire; & se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser en lui présentant la main de la plus belle Princesse du monde, il ne le trouva plus; ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le Palais; il n'avoit pas plûtôt imaginé la conclusion des réflexions que Luyzante, après quelques regards, s'étoit mise à faire, que s'étant perdu dans la foule il étoit retourné chez la Sénéchale; c'étoit-là qu'il avoit laissé sa chere Fleur d'Epine, en partant pour aller chez Serene; & c'étoit-là qu'il étoit résolu de la retrouver, ou de sçavoir ce qu'elle

étoit devenuë : il l'y trouva ; mais Dieux ! dans quel état.

Les réflexions qui avoient suspendus ses pleurs, après qu'il l'eût quittée, n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur d'Epine ; de quel affreux changement l'a-t-il trouvée la malheureuse Fleur d'Epine ? disoit-elle ; mais hélas ! s'il m'avoit jamais aimée, son cœur m'auroit-il méconnuë ; il ne m'a que trop connuë, poursuivit-elle, je lui ai fait horreur, & je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie ; &

comme elle avoit gardée sur elle les Tablettes où Tarare avoit écrit des choses si tendres & si passionnées, elle y avoit voulu laisser le Portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux; il n'y eût jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste, attendrit d'ordinaire; & la pauvre Fleur d'Epine, qui suivoit les mouvemens d'un cœur sincere qui croit expirer, s'évanoüit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ces Tablettes. Il les reconnut; mais ce ne fût qu'après avoir lû ce qu'elle venoit d'écrire, qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à

cette vûë : il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure, il la cru morte, & à la voir, on eut pû croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa tendresse prit la place de son étonnement ; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir, & portant sa bouche avec transport sur la main froide & décharnée de sa Maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper ; elle ouvrit foiblement les yeux, & vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaittoit le plus ardamment,

damment, & qu'elle craignoit le plus de voir celui ſeul qui pouvoit lui faire regretter la vie, ou ſouhaiter la mort.

Les choſes qu'ils ſe dirent auroient attendri ce qu'il y a de plus ſauvage; il proteſtoit de tout ſon cœur qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de ſa premiere fraîcheur; que ſi ſa figure toute charmante avoit été le premier objet de ſon engagement, ſon eſprit, ſa douceur & toutes ſes manieres avoient fait une impreſſion plus vive & plus durable dans ſon cœur, que toutes celles des attraits les plus brillans, telle enfin que la mort ſeule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse & de joye, lui serra la main pour la premiere fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce seroit la derniere ; & si ce fut facilement, ce fut au moins de tout son cœur ; elle lui témoigna qu'après tant de marques sinceres d'une constance si rare, elle mouroit contente, & crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente Sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante ; toute sa jalousie se réveilla, lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une Créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur ; elle revenoit de la Cour, elle y avoit été informée du dessein

de la Princesse pour Tarare, & des transports du Calife en publiant ce mariage ; elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur d'Epine.

C'étoit bien pour l'achever ; cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devoit l'accabler, ranima ce qui lui restoit de forces, mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La Princesse accompagnée du Calife son pere, & de toute la Cour, arriva dans ce moment ; sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare étoit à genoux ; mais l'étonnement de Fleur d'Epine fut en-

du Calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps, & de le faire incessamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avoient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale, on n'eut garde de rejetter celui-là.

Ce fut en vain que les cris & toute la résistance de Tarare s'opposerent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que sa vie; on éleva dans la cour du Palais un bucher où l'on étendit Fleur d'Epine, tandis qu'on entraînoit de force le désesperé Tarare.

Après quelques cérémonies

lugubres, le Calife voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'étoit interessé, fit distribüer des flambeaux composez de gommes précieuses, premierement à sa fille & son Conseil, ensuite aux Officiers de sa Couronne & à ses Courtisans; ensuite levant un moment celui qu'il tenoit par-dessus sa tête.

Plût aux Dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la maniere honorable dont je vois brûler le corps de celle qu'il regrette tant, je m'assure que cela lui feroit plaisir.

A ces mots, il alloit mettre le feu aux quatre coins du bucher, quand tout-à-coup on en-

tendit retentir l'air d'un bruit harmonieux, & quelques moments après la redoutable Serene parut ſur la Jument Sonante.

Sa préſence cauſa dans l'Aſſemblée des mouvements fort différens, elle ſuſpendit l'empreſſement du Roy, elle frapa ſes Courtiſans de reſpect pour une perſonne dont l'air avoit quelque choſe d'auguſte; Luyzante en pouſſoit des cris de joye, car ſon Perroquet étoit ſur le poing de la Magicienne; mais la Sénéchale en fut ſi troublée, qu'on lui eût vû changer de couleur, ſi celles de ſon viſage euſſent été naturelles. Pour ſa Confidente ce fut en

vain qu'elle tourna les yeux de tous côtez pour se sauver, elle sentit bientôt que cette esperance lui étoit interdite.

La sçavante Serene mettant pied à terre, s'avança vers le bucher ; elle tenoit dans sa main droite la baguette de vérité, cette baguette étoit d'un or si brillant qu'elle éblouïssoit la vûë.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux, & l'ayant demandé au Calife ; c'est, dit-il, la Carcasse d'une certaine Fleur d'Epine que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait, lui dit-elle d'un ton sévere, que vous avoit-elle fait cette

Fleur d'Epine pour la brûler toute vive ?

L'Assemblée fremit d'étonnement ou de joye à ces paroles ; le Calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit sa Fille, ne laissoit pas de soûtenir qu'elle étoit morte, & pour preuve de cela qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serene sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendit Fleur d'Epine du bucher, & l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du Palais, elle s'approcha d'elle, & se retournant vers le Calife, vous allez voir dit-elle, qu'elle n'est pas morte ; il y

en a parmi vous qui ne le sça-
vent que trop.

En achevant de parler elle toucha Fleur d'Epine au front du bout de sa baguette, & dans un instant on la vit ranimée & ses yeux s'ouvrirent; mais on lui vit l'étonnement d'une personne, qui sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serene parut surprise de l'affreux changement de sa figure; elle demanda Tarare, on le fit venir; car tout obéïssoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fût pas plûtôt arrivé, que le beau Perroquet fit un grand cri, & battit des aîles; Tarare le reconnut pour cet

Oiseau qu'il avoit rencontré en allant chercher la Sorciere Dentüe ; mais dans la douleur où il étoit encore abîmé, il n'y fît pas grande attention : il ignoroit ce qui venoit de se passer ; ce fut alors que Serene le regardant avec indignation ! malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux? toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chere Fleur d'Epine ; c'étoit donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui après une langueur mortelle, l'avoit renduë effroyable ; tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, & aux flammes toutes prêtes à dévo-

rer ce qui restoit de l'innocente Fleur d'Epine; & tu ne l'abandonnes d'une maniere si barbare, que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tus l'a trahis.

Tarare fût aussipeu émû de te longue tirade de reproches, que si on les eût adressés à quelqu'autre; il n'étoit rempli que de la mort de Fleur d'Epine, & son esprit aparamment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre; mais la Magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole; va, dit-elle, va recevoir le prix que les Destinées te réservent, malgré la noirceur de ton

infidélité ; c'est une récompense que ton courage & ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entreprises ; & vous Princesse, dit-elle à Luyzante, choisissez, où plûtôt prênez maintenant votre Epoux : Tarare ne vous fût pas indifférent avant que d'avoir tant osé pour votre service ; tout parle pour lui ; je vous ordonne de la part des Destinées, de nommer votre Epoux.

Luyzante regarda le beau Perroquet, Tarare & Fleur d'Epine deux ou trois fois l'un après l'autre ; & après quelques momens de rêverie, qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre

Fleur d'Epine & Luyzante.

Tarare tréſaillit à ces paroles, & comme s'il fût ſorti de quelque ſonge, s'adreſſant à elle ; belle Luyzante, lui dit-il, je ne ſuis pas digne d'une gloire où je n'aſpire plus, & à laquelle je n'ai ſeulement pas ſongé depuis la premiere vûë de l'infortunée Fleur d'Epine. Elle n'eſt plus, & mon cœur me reproche tous les momens que je ſurvis à cette perte ; je ne vivois que pour elle, & le ſeul choix qui me reſte, eſt de la ſuivre.... & ſi élle vivoit, dit Serene ; ces trois mots le firent un peu revenir à lui, quelqu'ombre d'eſpérance s'inſinüa dans ſon cœur ; il connoiſſoit

le pouvoir de Serene, & se jettant à ses pieds ; si elle vivoit, s'écria-t-il, qu'elle vive ! & s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, & que la belle Fleur d'Epine revoye la lumiere du jour.

Quelqu'esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sçait ce qu'on fait, quand on aime passionnément ; mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc si sot dans cette occasion, qu'il seroit resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de Serene, attendant la résurrection de sa Maîtresse, sans deviner qu'elle n'étoit

n'étoit pas morte.

La tendre Fleur d'Epine, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette conversation, étoit sur son lit de repos qui s'évanoüissoit presque de reconnoissance & de joye.

Serene crut qu'il étoit tems de donner quelque soulagement à la douleur d'un Amant si tendre. Elle le releva malgré lui; car il s'obstinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grace; & bannissant cette feinte sévérité, dont elle avoit armé d'abord ses regards: venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Epine; & si votre constance est à l'épreuve du changement af-

freux de sa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers transports de sa joye, dit & fit mille choses en la voyant, qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'Amour. Ensuite il protesta devant toute la Cour, & en prit le Ciel avec la Terre à témoins, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que Fleur d'Epine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentimens de générosité capables de la vaincre; elle se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse & de reconnoissance pour lui, qu'elle n'en vou-

loit point ; qu'elle auroit conſcience de lui faire perdre la plus brillante fortune & la plus belle Princeſſe de l'Univers pour ſe donner à elle, quand même elle ſe verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus ; mais que dans l'affreuſe laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y conſentir.

La divine Luyzante, & le Calife ſon pere, joüoient un rôle aſſez médiocre pendant cette généreuſe conteſtation ; il s'en apperçût, & s'adreſſant à Serene ; voilà, dit-il, qui ſeroit le plus beau du monde, de part & d'autre, ſi ma Fille n'y étoit intéreſſée ; prétend-on, s'il vous plaît, que belle &

grande comme elle eſt, elle ſoit ſans Epoux ? ou faudra-t-il qu'elle s'amuſe toute ſa vie de cet Oyſeau que vous lui venez de rendre ? C'eſt vraiment une belle reſſource, pour une jeune Princeſſe, qu'un Perroquet.

Le bon Prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorſque l'illuſtre Serene impoſant ſilence à toute l'Aſſemblée, demanda l'attention particuliere du Caliſe, de ſon Conſeil & de ſa Cour. Il parut quelque choſe de ſi grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout reſta dans un ſilence reſpectueux; mais la Femme More ſe mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serene prit le Perroquet que tenoit la Princeſſe, & le mit à terre à quelque diſtance d'elle; enſuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de ſa baguette, & traçant un cercle aſſez ſpacieux autour de lui, on vit dans un inſtant une vapeur épaiſſe qui en déroboit la vûë: Elle en fit de même autour du lit de repos, & toucha Fleur d'Epine au front; ſoudain on la vit enveloppée d'un ſemblable nüage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce ſpectacle, Sonante faiſoit le manége autour des Spectateurs, & l'agitation de ſes Sonnettes rendoit une harmonie tellement au-deſſus de ce qu'elle

avoit encore fait, qu'on en perdoit la respiration.

O! que les enchantemens sont d'un grand secours pour le dénouëment d'une intrigue & la fin d'un Conte. Tant que Sonante galopa, les nüages qui envelopoient Fleur d'Epine & le Perroquet, subsisterent. La Magicienne, qui tenoit cette baguette éclatante, en frappa trois fois la Terre; Sonante s'arrêta, les nüages se dissiperent, & à la place où l'on avoit posé le Perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant & le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le Prince Phénix son frere; il en fit un cry d'étonne-

ment ; mais au moment que l'autre venoit ſe jetter dans ſes bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vû Fleur d'Epine, elle s'offrit à ſes yeux, mille fois plus fraîche & plus belle qu'elle ne lui avoit parû la premiere fois au bord du ruiſſeau, ni qu'elle ne lui avoit ſemblé lorſqu'il l'avoit conſidérée avec tant de plaiſir tandis qu'elle dormoit.

Le Peuple témoignoit ſon étonnement par des cris redoublez & confus, les Courtiſans par des exagérations, & le Calife par des larmes de joye.

Luyzante conſidéroit avec attention une métamorphoſe qui ſembloit ne lui pas déplaire ;

& Phénix tenoit les yeux attachez ſur les ſiens.

Mais le paſſionné Tarare, dans les tranſports d'une joye immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de Fleur d'Epine, ſi Serene ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jettoit; & le prenant par la main, elle le plaça auprès de ſon frere: ce fût alors qu'ils s'embraſſerent le plus tendrement du monde; mais il fallut interrompre toutes ces amitiez pour Luyzante, que la Magicienne plaça vis-à-vis d'eux: regardez bien ces Freres, lui dit-elle, conſultez les ſervices de l'un, conſultez les charmes de l'autre; mais ſur-tout con-

ſultez

sultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrevocable : lequel de ces Princes que vous preniez pour époux, vous ne sçauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous. Tarare que la presence de Phénix rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler de peur que le Diable ne la tentât de le nommer. Mais comme il n'y avoit aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luyzante ne balança point à choisir, & donna la main au plus beau.

Serene joignit celles de Fleur d'Epine & de Tarare ; c'étoit toute la ceremonie des maria-

ges de ces tems-là, & depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais Princes ne furent si bien mariez, & jamais mariées ne parurent si contentes.

Le Califfe qui ne l'étoit guere moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fit des feux de joye à chaque coin de ruë, des feux d'artifice sur la riviere & dans les places publiques, qu'on fit des largesses au peuple, & que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau; à l'égard des magnifiques rejoüissances de sa Cour, il vouloit s'en charger lui-même; c'étoit le premier Prince du monde pour ordonner un

festin, mais avant que de remonter au Palais pour ces soins importans, Serene lui dit que la scene qu'elle venoit de commencer, n'étoit encore finie que par la récompense que meritoit la vertu, qu'elle sentoit bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la Baguette de verité.

On avoit pensé oublier la Sénéchale & sa confidente, tant l'allegresse publique remplissoit tous les cœurs; mais l'équitable Serene qui n'oublioit rien, les toucha au front de son infaillible Baguette; toute la metamorphose qu'en souffrit la Sénéchale, fut de quatre doigts de fard qui lui

tomberent de chaque joüe, autant du front, & deux fois autant de sa gorge; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisoit mourir de rire dans la coëffure printanniere qu'on lui avoit laissée.

Mais la figure entiere de la femme More étant disparuë, l'on vit celle de l'horrible Dentuë, qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour & la vengeance; Fleur d'Epine commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eûë, mais Serene finissant bientôt ses allarmes; Sire, dit-elle, s'adressant au Califfe, le sort de ces miserables est entre vos mains, c'est à vous à pro-

noncer leur Sentence.

Eh bien, dit il, puiſque cela eſt, je ne les ferai point languir, qu'on faſſe venir mon Grand Prevôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la Sorciere, & la Sénéchale aux petites Maiſons.

La douceur de Fleur d'Epine eut beau pencher vers la pitié; Tarare qui ſe ſouvenoit des crüautez qu'elle avoit eûës pour elle, & qui ſentoit encore le ſoufflet qu'elle lui avoit injuſtement donné; fit confirmer la Sentence de la maudite Dentüë, & perſonne n'eut regret à celle de la Sénéchale.

Cette illuſtre & charmante troupe ſe rendit au Palais pen-

dant qu'on en faisoit l'execution.

Le Califfe donna d'abord tous les ordres necessaires pour l'apareil d'une fête, qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses, & tandis que tout étoit en mouvement pour l'execution de ses volontez; voulant lui même faire les honneurs de sa Cour à la respectable Serene, il lui faisoit voir les beautez d'un superbe Salon, achevé peu de tems après la naissance de Luyzante; il ne pouvoit sans doute occuper plus dignement l'attention de la sçavante Magicienne, car à peine

avoit elle rien vû de si merveilleux, ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'étoit faite. Le Califfe voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration, n'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aye imaginé tout cela. Vous sçaurez que pendant la grossesse de la feüe Reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit Dragon, qui se mit a me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde; je consultai les sçavans sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquietude, les uns dirent que j'aurois un fils qui me déposséderoit après

m'avoir fait crever les yeux ; d'autres assurerent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumieres du mien, je ne fus en peine que de la premiere explication ; enfin celui qui se vantoit d'être le plus habile, m'assura que ce fils menaçoit la tranquilité de mes jours ou de mon Etat, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance ; il m'en donna le dessein tel que vous le voyez, & il l'entreprit ; mais quelque diligence qu'il pût faire, la Califfe mon épouse accoucha de Luyzante avant qu'il pût être achevé ; toutes

mes allarmes cesserent, quand au lieu de ce maudit Dragon de fils que m'annonçoient leurs predictions, je me vis la plus jolie fille qui vint jamais au monde, la verité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis; car si vous & Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle, on ne verroit que des quinze-vingts dans ma Cour. Mais vous qui sçavez tout, poursuivit-il, que vouloit dire cette interpretation d'un fils, au lieu d'une fille; à quelle fin ce Salon avec tous ces ornemens? & enfin que vouloit dire mon songe, car il faut bien qu'il

ait quelque rapport à Luyzante, puisqu'il étoit question d'yeux.

Le voulez vous sçavoir, dit Serene, en voici l'éclaircissement; votre songe étoit purement un songe, vos interpretes des imposteurs ou des ignorans, & celui qui vous a conseillé ce Salon, un Architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit; mais allons rejoindre nos Amans, ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luyzante ont eu de fatal pendant un tems.

Les deux freres ne s'étoient point ennuyez pendant tout

ceci, ils étoient passionnément amoureux, & favorablement écoutez des deux plus charmantes personnes du monde; il est vrai que c'étoit des beautez differentes, celle de Luyzante surprenoit davantage, mais celle de Fleur d'Epine étoit plus touchante; l'une ébloüissoit, & l'autre s'insinüoit jusques au fond du cœur à mesure que l'on examinoit mille charmes qui n'ont point de nom, & qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau Phénix aprés avoir renouvellé ses caresses à un frere qu'il aimoit tendrement, étoit sur le point de satisfaire au desir qu'il avoit d'appren-

dre ſes avantures depuis leur ſeparation, quand le Califfe les rejoignit avec l'illuſtre Serene.

Tarare les ayant ſuppliez de trouver bon que ce récit ſe fit en leur preſence, Phénix le commença de cette maniere.

HISTOIRE

DE PHENIX.

En nous ſeparant, le Prince Pinçon & moi, pour chercher les avantures.... Et qui eſt, s'il vous plaît, le Prince Pinçon, dit le Califfe, moi Sire, dit Tarare, & ce fut ſans ſçavoir pourquoi que j'ai quit-

té ce nom pour prendre celui que je porte & que je ſuis reſolu de porter toute ma vie, puiſque ſous ce nom je me ſuis fait connoître à la belle Fleur d'Epine.

Il leur apprit alors ce qu'ils ne ſçavoient pas de ſes avantures juſques à cette ſeparation dont ſon frere venoit de parler ; & Phénix reprenant la parole : nous étions convenus, dit-il (comme il vient de vous dire,) que celui qui n'auroit pas réuſſi dans le projet de s'établir, reviendroit ſe mettre en poſſeſſion de nos Etats, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs, pour moi j'y renonçai dès ce moment, & fier des avanta-

ges que je croyois avoir ; je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde pour la faire admirer ; mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas dequoi m'engager, ni du côté des charmes ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, Païs de tout tems fameux pour les beautez.

Une Reine le gouvernoit depuis la mort du Roy son époux, qui lui avoit laissé quatre filles, dont l'aînée devoit regner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement, mais la fortune qui me reser-

voit un bien infiniment plus precieux, en disposa tout autrement; car avant que d'y arriver, j'appris le desastre de la famille Royale, par une revolution toute surprenante.

Un certain petit Prince s'étant prevalu de quelques prétentions mal fondées, pour émouvoir un peuple inquiet & changeant, après avoir corrompu la fidelité des grands du Royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la Souveraineté si soudainement, que la Reine avoit à peine eu le tems de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce Royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si

perfide ; lors qu'on m'arrêta par ordre du Tyran, à qui tous les étrangers étoient ſuſpects, comme il arrive d'ordinaire dans une uſurpation mal affermie.

Lorſque je fus en ſa preſence, je ne lui cachai ni mon nom, ni ma qualité ; j'en reçûs un accüeil auquel je ne m'attendois pas, je ne ſçai ce qui prevint en ma faveur un Prince qui ne devoit pas faire profeſſion de generoſité, ni de courtoiſie ; mais enfin après m'avoir retenu plus long-tems que je n'euſſe voulu, dans une Cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui ; il fit ce qu'il pût pour m'arrêter par celui

celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique : Princesse qui paroissoit avoir autant de penchant pour le mariage, que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, & ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté long-tems avant la proposition de son pere ; mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur ; & (sans me vanter) ce fut avec assez de hauteur que je rejettai son offre, & que j'envoyai promener sa petite bossuë.

Je sortois de la Circassie lorsque le hazard me conduisit dans un vieux Château, su-

perbe à la verité, mais que je crus d'abord inhabité ; car je fus long-tems sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuroient dans ce sombre séjour se renfermoient chacun dans son particulier, & sembloient s'éviter avec soin lorsqu'ils en sortoient, je fus surpris d'une coûtume si sauvage ; car il me parut qu'il n'auroit tenu qu'à eux de se desennuïer, en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un Appartement assez propre ; il n'y avoit pas une ame, cependant j'y vis une table, des cartes, des

jettons, & des chaises rangées au tour.

Un moment aprés arriverent quatre Pies, suivies chacune d'un Sansonnet qui lui portoit la queuë ; une Corneille assez serieuse les accompagnoit.

Les Pies, aprés m'avoir salué fort civilement, se mirent à joüer, & la Corneille à travailler.

Fleur d'Epine & Tarare qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit, se pousserent à l'endroit des Pies. Luyzante qui n'avoit pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avoit commencé son récit, parut douter s'il parloit

ſerieuſement. Serene ſourit d'une avanture qui ne lui étoit pas inconnuë ; mais le Calife ſe tenoit les côtez de rire. O pour celui-là, diſoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur ; pour Pies à qui on porte la queuë & qui font la reverence, paſſez ; mais des Pies qui joüent aux cartes, on n'en a gueres vû.

Phénix après avoir proteſté de la verité de ſon récit ; Je fus long-tems, pourſuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des Pies qui ayent joüé ; pour moi je les aurois regardées juſqu'à ce moment ſans y rien comprendre. Enfin je

vis tout-à-coup une petite Pie assez éveillée, qui aprés avoir dit un certain mot, dont je ne me souviens plus, sauta sur la table; je ne sçai comment j'ai pû oublier ce mot, car les autres Pies s'égozillerent à force de le repeter: la serieuse Corneille le prononça gravement, & jusqu'aux petits Sansonnets qui mouchoient les bougies; tout se mêloit de le repeter en concert: j'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sçachant pas trop bien si je rêvois, ou si tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortir de ce Royaume j'entendis parler de Cachemi-

re. J'appris que dans le plus beau sejour de l'univers, étoit la plus belle Princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence : on eut beau m'étaler tous les dangers où on s'exposoit auprès de ses yeux ; quel danger, disois-je, que celui d'en être épris, & de mourir en les adorant, (si on ne peut trouver grace devant eux) car je traittois de fable le poison mortel de ces regards éblouïssans, dont on me faisoit une description si merveilleuse, & dont on comptoit tant d'évenemens tragiques. Ce n'est point à Phénix, disois-je, (flatté d'une vanité

ridicule) ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal : Allons la chercher au travers de tous les perils chimeriques qui l'environnent ; & si ses charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luyzante, l'aveu d'une vanité si ridicule, que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'interêt secret qui m'entraînoit vers vous, me fit negliger les précautions que demandoient tous les perils dont on me menaça si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on

me dit de celle où la sorciere Dentuë avoit établi la scene de ses enchantemens ; & comme c'étoit la plus courte, je m'y embarquai temerairement, & m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à mesure que j'avançois dans ce chemin ; je traversai des campagnes desertes, des rochers affreux ; & après mille incommoditez, je m'enfournai dans un bois, où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des Griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête, tandis

tandis que des Hydres & des Leopards m'environnoiēnt de tous côtez. Je mis l'épée à la main, je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis; mais après un long combat où mes forces s'épüiserent, & où je m'apperçûs qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que de me tüer; je me sentis enlever sans sçavoir comment, & on me descendit au milieu d'un assez beau Jardin, où la Sorciere cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible sortilege, car il y falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé,

C'est ce que j'ai sçû depuis pendant ma metamorphose ; & c'est pour cela que ces Griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible ; mais la mienne trouva grace dans le cœur le plus impitoyable qui fût jamais : Je m'en apperçûs, & je sçus bien-tôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit que si je voulois l'épouser, elle me rendroit maître d'un Tresor inestimable, outre ceux de sa personne, sinon que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du Soleil éclaireroient la terre : & pour me donner le tems de rêver à ce choix, elle me quitta sans

attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir, cependant ce parti me parut plus honnête, & moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main, disois-je, je vais ici faire une illustre fin ; & si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher, je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luyzante, elle dont aucun mortel n'a pû soutenir les regards ; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une

Sorciere effroyable, ou de mourir obſcurément dans une retraite affreuſe, où perſonne ne pourra s'imaginer que je ſois venu.

Ces reflexions étoient déſagreables, de quelque maniere qu'on les pût tourner; cependant l'endroit où je les faiſois, me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, & ſur tout des figues qui me parurent délicieuſes; c'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût : j'en choiſis une parmi les plus belles; je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquietude; & dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon reveil je me trouvai changé en oiseau ; la Sorciere dont les cris m'avoient éveillé étoit auprès de moi, qui se désesperoit d'une metamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins. Elle soupçonna Fleur d'Epine d'y avoir contribué, sans imaginer pourtant de quelle maniere, & elle jura qu'elle l'en puniroit ; j'entendois toutes ses plaintes & toutes ses menaces, mais la verité est, que cette avanture me paroissoit si surprenante, que je me flatois que c'étoit un songe, & j'attendois avec impatience qu'un favorable reveil me délivrât de ses horreurs, je l'attendis en vain.

La Sorciere me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, & me dit qu'il falloit avoir patience, que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma premiere forme, mais que je me gardasse bien de manger du sel si par hazard j'en voyois, elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, & après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnuës.

Jugez du desordre & de la consternation où cette avanture m'avoit mis; je voulus déplorer mon malheur, mais au lieu de m'écrier, infortuné Phe-

nix, je me mis à dire Perroquet mignon, & pour toutes les plaintes & les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux Perroquets, & que les Perroquets les plus importuns disent tout de suite; j'en fus si confus, que je resolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent du haut de quelque arbre la maison de la Sorciere, mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté là, mes aîles refuserent de me soutenir, & je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler; ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille, elle avoit un petit sac sous son bras, elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, & se mit à les saler; je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite, je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel, que de peur que sa vertu ne me rendit ma premiere forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme; ma beauté la charma, & comme je lui pa-

rus fort aprivoisé, quand elle eut couru quelque tems après moi, je m'élevai soudainement en l'air, & ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné ; je regagnai promptement le jardin de la Sorciere après cet exploit, n'osant rester plus long-tems dehors pour l'épreuve que je méditois, mais le lendemain le Soleil n'étoit pas encore levé que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frere ; ma surprise à cette rencontre fut égale à ma joye, je mourois d'envie qu'il me prit, mais au lieu de cela il s'amusa à me considerer ; je

me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché, mais il eût peur qu'il ne me fit mal; je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la Sorciere, & je fis un éclat de rire au lieu de parler, ce fut alors que dans l'admiration de ma figure & de mon plumage, il prononça par hazard mon nom en voulant me flatter, je voulus lui dire, oüi mon cher frere, je suis Phénix; mais au lieu de cela je ne pûs prononcer que Tarare, & je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au desespoir.

Deux jours après au milieu des inquietudes où j'étois pour la destinée de Pinçon, j'enten-

dis du jardin les hurlemens effroyables de sa Sorciere.

C'étoit vous pour qui je craignois tant, mon cher frere, qui causiez son désespoir, vous veniez d'enlever ses Trésors & de desarmer sa fureur; car la force de ses enchantemens consistoit dans sa Jument & le Chapeau, dont vous êtiez en possession; ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure, je ne pûs y parvenir que dans le tems qu'elle revenoit de vous poursuivre, je fus témoin de sa rage & de ses regrets dans un vieux chêne auprès de l'écurie où je m'étois caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à

moitié vangée de la trahiſon de l'infame Fleur d'Epine, le voleur qui la ſéduite pour me trahir après l'avoir abuſée, la laiſſe au lieu de Sonante preſque étouffée ſous ce même foin où elle s'eſt abandonnée. Achevons-en la vengeance; à ces mots elle entra dans l'écurie où elle avoit été trompée par la coëffure de Fleur d'Epine que le miſerable Dentillon portoit, ſans pouvoir avertir ſa mere que c'étoit lui; Dentuë ſans y regarder de plus près, mit le feu au foin, & ferma la porte de l'écurie en ſortant, tant elle avoit peur que la miſerable victime n'échapât.

Elle courut enſuite chez elle

pour revoir ses seules consolations qui lui restoient dans son malheur, mais elle n'avoit garde de les y trouver, car j'étois dans le chêne où je me tenois clos & couvert, tandis que j'entendois les hurlemens de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix; en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant la Sorciere qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie qu'elle trouva toute en feu, elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, & vit au travers des flammes & de la fumée, ses che-

res esperances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le Ciel avoit réservé pour la mere.

Le vilain crapau fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le cri qu'elle en poussa, fut si terrible, que j'en fremis d'horreur, & le chêne où j'étois en fut ébranlé; il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortoit de la bouche, sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux; un autre n'auroit pas regretté cette perte, mais pour elle sa furie en augmenta; c'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent, recourons à l'artifice; ce

fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, & que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence; je volai tant que je pûs, à l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel; je commençai d'esperer que la Sorciere ne me trouveroit pas; graces au Ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle necessité de choisir entre la mort & cette ragoûtante épouse; mais aussi me voilà Perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes miseres,

je pensai mourir de faim dans des lieux deserts où je ne trouvois point de fruits ; d'ailleurs comme je n'étois point accoûtumé à voler, je ne faisois que de très-petites traites ; tous ceux qui me voyoient couroient après moi pour me prendre, je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sureté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierre, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté ; l'infernale Dentuë m'avoit suivi sans que je m'en fusse apperçû, je n'avois

n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise ; elle arriva bien-tôt après moi sur les confins de Cachemire ; elle me cottoyoit par tout sans faire semblant de rien ; j'étois assez accoûtumé à me voir admiré de tous ceux qui me voyoient, ainsi je ne fus point surpris de son attention ; je sçavois me mettre hors d'atteinte, quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un Païs où cent millions de Perroquets eussent pû vivre en Rois, j'étois de tems en tems fort rêveur ; elle s'en apperçût, &

me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois; quel dommage dit-elle, qu'un si beau Perroquet soit égaré, sans doute c'est à quelque Roy, ou à quelque beauté qui se desespere à l'heure qu'il est de l'avoir perdu; que sçai-je s'il n'est pas à la plus belle des belles; mais s'il avoit été à Luyzante, jamais il n'auroit preferé sa liberté au plaisir de la voir; s'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle, (voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter) s'il n'étoit pas trop sauvage il se laisseroit prendre, & il seroit à la belle Luyzante le plus beau present que puisse fournir le

Royaume de ſon pere, en lui donnant le plus bel oiſeau du monde. Qu'il ſeroit heureux, continua la flateuſe Sorciere, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers, & parmi les mortels qui ne changeroit de condition avec un Perroquet qui ſeroit chaque jour à portée de voir des tréſors, que des belles ne cachent point à des oiſeaux.

Qu'elle ſçavoit bien à qui elle parloit, l'inſinüante Dentuë; j'en étois ſi tranſporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing, en achevant de parler, j'y ſautai le plus legerement que je pûs.

Il ne s'en fallut rien que cet

empreſſement ne me fût auſſi funeſte qu'il étoit grand ; je vis ſes regards changez dans le moment qu'elle m'eût en ſa puiſſance, ſes yeux parurent étinceller; elle me ſerra les pattes d'une main, & me porta deux fois l'autre au col, pour me le tordre, je ne comprenois rien à ce tranſport, mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la Baguette de Serene nous a fait voir l'horrible Dentuë cachée ſous cette figure.

Elle reſiſta donc heureuſement pour moi, aux premiers mouvemens que la vengeance ou la fureur lui avoient inſpirez ; il convenoit à ſes deſſeins

de m'épargner ; cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échaper jusqu'à notre arrivée dans cette Cour. Ce jour fût le commencement de mon bonheur ; mes yeux de Perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luyzante : & par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient osé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joye que je sentois aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la Sorciere m'a-

voit promis. Ce fut sous ma figure de Perroquet que je fus trop payé auprès de Luyzante, des horreurs que la tendresse de la Sorciere m'avoit inspirée. Enfin j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde ; trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être aussi agreable.

Le beau Phénix cessa de parler ; & quoique Luyzante eut rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laisserent pas de l'assurer qu'il ne perdroit rien à n'être plus Perroquet.

Le Califfe trouva les Avantures de son gendre assez di-

vertissantes ; il lui sçût bon gré de n'avoir point voulu de la Princesse bossuë qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, Seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience ; si par bonheur on ne vous eut changé en Perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la Sorciere, sa mere, sa grand'mere, & toutes les Dentuës du monde, que de vous laisser égorger comme un sot ; pour moi je suis peut-être aussi délicat qu'un autre, mais après tout il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait ; j'espere au moins que le Royaume de Cachemire, que vous aurez

quand je n'en voudrai plus, & la main de Luyzante que vous avez dès-à-present, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'Infante de Circassie.

A l'égard de votre frere Pinçon, quoiqu'il ne soit pas si richement marié, il me paroît si content de sa femme & de sa belle-mere Serene, qu'il ne vous portera point d'envie; car avec son sçavoir faire, ses petits Etats & ce que Serene lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise.

La modeste Fleur d'Epine, qui, sans ambition, eut souhaité d'être heritiere de l'Univers,

vers, rougit de ce que le Califfe venoit de dire ; elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serene lui eut donné le jour ; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle, qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luyzante faisoit le bonheur de son époux, & que Tarare avoit tous refusez pour elle.

L'équitable Serene vit son embarras, & connut sa pensée ; ce fut alors que demandant un peu d'audience à son tour :

Califfe de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avèz quelques obligations à Tarare,

sçachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frere. Vous avez vû la préference qu'il a faite de Fleur d'Epine mourante, de Fleur d'Epine effroyable, & pour tout dire, de la memoire de Fleur d'Epine, à la possession de Luyzante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez si dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune; mais sçachez que Serene n'est point sœur de l'infame Dentuë, ni Fleur d'Epine fille de Serene. Voici son Histoire & la mienne.

HISTOIRE DE SERENE.

ENtre le Tygre & l'Euphrate se trouve une vaste étenduë de Plaines, dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le Royaume de Cachemire : mon pere en étoit Souverain ; c'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénetré dans les secrets les moins pénetrables de la nature ; mais comme il se livroit tout entier à la spéculation, il negligea le gouvernement de ses Etats, pour s'informer comment les étoi-

les se gouvernent là haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands Fleuves de l'Univers, étoit si riche, que ses Sujets le devinrent trop : les plus puissans sentirent leur force, & connurent sa foiblesse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur Prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagne ; il lui en falloit pour se perfectionner dans des connoissances qui lui coutoient tant. Il quitta donc ses Etats pour en chercher ; & tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvemens des cieux, on se

mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point, l'amour seul en fut capable ; & ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance, que de triompher d'un genie qui s'abîmoit dans les meditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sçai par quel hazard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie ; mais ce fût-là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné jusqu'alors, lui donna du goût pour les Beautez mortelles. Il devint amoureux ; & la plus belle

des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un Prince dépoüillé de ses Etats.

Je ne sçai si elle ne s'en repentit point ; car au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ces montagnes ; quelque choquée que fut son épouse d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre ; & ce fut sur cette montagne que Tatare & Fleur d'Epine ont passé pour venir ici, que mon pere fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne

que des rochers & des précipices rendent affreuſes, ce fut là qu'il ſe mit à foüiller dans les entrailles de la terre, après avoir puiſé dans les Regions celeſtes tout ce que l'eſprit humain eſt capable d'en apprendre.

Bien-tôt il eut atteint la perfection preſque inacceſſible de ce travail merveilleux, où les races futures virent tant d'eſprits ſolides devenir viſionnaires, & tant de ſolides tréſors diſſipez, pour courir aprés un bien imaginaire.

L'accompliſſement de cet ouvrage ne lui laiſſa rien à ſouhaiter; il convertiſſoit à ſon gré tous les metaux en or: & les

puiſſances inviſibles répanduës dans les airs, obéïſſoient à ſes commandemens ; il ſe fit par leur miniſtere, un Palais dans le milieu de cette montagne, où les choſes même du plus vil uſage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde ; l'année d'après ma mere y mit une ſeconde fille ; j'eûs l'inclination de mon pere pour les ſciences, ma ſœur eut celle de ma mere avec ſa beauté ; mais toute merveilleuſe que fût la retraite où nous étions, ma mere auſſi bien que ma ſœur, s'ennuyerent de la ſolitude : l'une vouloit revoir un

Païs qui lui avoit donné le jour, l'autre ſouhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuſes, ſituées entre le Tygre & l'Euphrate, que ſon pere avoit abandonnées pour le deſert, ou elle ſechoit d'ennui.

Il s'en aperçût, & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mere partit pour la Circaſſie, où ma ſœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parût en nous diſant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui poſſedoit le ſecret dont il étoit maître ; & l'équipage magnifique avec lequel elles arriverent dans le Païs de ma mere, étoit digne de la

premiere fortune de son époux.

Le Roy de Circassie n'eut pas plutôt vû ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préference glorieuse sur toutes les Circassiennes ; les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangere venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputées ; les unes en secherent d'envie, les autres en creverent de dépit ; mais ma pauvre mere en mourut de joye.

Mon pere apprit ces deux nouvelles à la fois, & les reçût en vrai Philosophe ; pour moi j'avoüe que la joye de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre ;

je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisois assez de progrès, & dont je sentois augmenter le goût, à mesure que je me sentois acquerir de nouvelles lumieres.

Enfin mon pere, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit étoit capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde, ce qu'il n'avoit pû découvrir dans celui-ci : il se laissa, dis-je, mourir, car avec les secrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'heritai de ses trésors & d'une partie de ses connoissances;

mais de tous ſes dons ; cette Baguette que vous voyez eſt infiniment le plus précieux, elle eſt composée de l'aſſemblage de toutes les vertus ſecretes des Mineraux & des Taliſmans ; par elle je commande aux élemens, je découvre la verité de tout, une partie de l'avenir m'eſt preſente, & je rappelle tout le paſſé ; mon pere m'avoit défendu de monter juſques au haut de la montagne que nous habitions ; cette curioſité que je n'avois jamais euë devant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eût défendu, & dès qu'il eut les yeux fermez, je la ſatisfis.

Ce fut de là que contem-

plant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire; je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses, dont mon pere avoit enrichi les cavernes de cette montagne ; & de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me consulter, n'interrompit les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquilité d'esprit a de plus aimable pour les mortels, & loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le Trône de Circassie,

rien ne troubla l'heureuse paix dont mon cœur joüissoit, que mon inquietude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée & la sienne ; j'appris qu'elle n'auroit plus d'enfans, & que le Roy son époux la laisseroit bien-tôt veuve & Regente de ses Etats ; je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle étoit menacée de quelque desastre ; mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en sçavoir les particularitez ; je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devoit persécuter ; j'eus recours

à ma Baguette, & en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de Dentuë, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortileges & ses inclinations ; j'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des creatures, avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses pieges, & que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste ; cependant je découvris avec dou-

leur, que tant qu'elle feroit maîtresse de la Jument Sonante & du Chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantemens ne pourroient rien contre les siens.

J'appris par ma Baguette, qu'elle avoit un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de de ma sœur, & je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'heritiere de Circassie pour la donner à ce fils; c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection, ma sœur me l'envoya secretement, mais cette précaution pensa la perdre; la Sorciere trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras, dans le

le moment qu'elle venoit de m'être remise, j'avois eu beau la faire passer pour ma fille, la crüelle Dentuë ne s'y laissa pas tromper, & toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Epine, contre l'inhumaine Sorciere. Oüi Califfe de Cachemire, cette même Fleur d'Epine que vous voyez, & que vous aviez si hâte de brûler, est heritiere du Royaume de Circassie; elle me fut donc enlevée sans que je sçusse de quelle maniere, mais ni mon art, ni toutes les puissances du monde, ne l'auroient pû délivrer de celle de la Sorciere, si Tarare ne l'avoit entrepris; cette gloire étoit re-

meraire à votre Cour, pour rendre service à la belle Luyzante à ce prix ; il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre, & l'esperance seule d'en être avoüé de vous suffit pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joye que me donna cette réponse, d'un homme que je commençois à beaucoup estimer ; je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avoient marqué pour le liberateur de Fleur d'Epine.

Je lui fis esperer que je ne lui serois pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignis

encore plus dangereux que je n'avois fait ; il n'en fut point ébranlé ; je lui tins parole, & quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon genie a souvent inspiré le sien dans l'execution ; mais après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout à sa constance, que la gloire en est dûë.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la Sorciere, j'employai ma Baguette pour satisfaire la curiosité que j'avois sur Fleur d'Epine ; elle m'en traça la figure & les souffrances dans les tristes occupations de sa vie ; je trouvai sa figure digne de recompenser ce qu'on entreprenoit pour elle ;

rien ne troubla l'heureuse paix dont mon cœur joüissoit, que mon inquietude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée & la sienne; j'appris qu'elle n'auroit plus d'enfans, & que le Roy son époux la laisseroit bien-tôt veuve & Regente de ses Etats; je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle étoit menacée de quelque desastre; mais ce fut envain que je mis tout en usage pour en sçavoir les particularitez; je connus seulement qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devoit persecuter; j'eus recours

à ma Baguette, & en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de Dentuë, elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortileges & ses inclinations ; j'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des creatures, avoit encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses pieges, & que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste ; cependant je découvris avec dou-

Ce fut là, que craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la Reine paroissoit changée en Corneille, dés que le hazard y conduisoit quelque étranger, & ses filles avec leurs compagnes, paroissoient changées en Pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres, avoir changé de forme.

Voilà, Prince, l'illusion qui nous a causé tant de surprise, lorsque le hazard nous a conduit l'un aprés l'autre où elles étoient.

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Epine, je sçavois sous quel

déguisement

déguisement Dentuë étoit arrivée ici ; je sçavois ses desseins ; mais je sçavois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la Jument & le Chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre la vie.

Je livrai donc Fleur d'Epine pour un tems aux crüautez qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente Sénechale, & de l'inhumaine Dentuë. Fleur d'Epine ne devoit être qu'au plus fidele des Amans. Quelle plus grande épreuve de sa constance, que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les malefices de la Sorciere l'a-

voient réduite, dans le tems que la main de Luyzante avec le Trône de Cachemire lui seroient offert.

Je ne le retins pas long-tems lorsqu'il revint avec le Chapeau lumineux & la Jument : je tins pourtant parole dans le remede que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages ; mais quoique Tarare retournât auprès de sa chere Fleur d'Epine, je sçavois bien que dans l'état où il la trouveroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les Genies que mon art soumet à mes volontez, pour veiller à la sure-

té de sa vie jusqu'à mon arrivée, résoluë de le suivre de bien près ; je differai mon départ jusqu'à la derniere extremité, & je pensai m'en repentir ; car dans le moment que je venois de monter sur Sonante, le plus agreable & le plus desiré des obstacles, vint s'opposer à mon départ.

Trois Couriers de Circassie arriverent à une heure l'un de l'autre, qui m'apporterent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'Usurpateur avoit péri par un soulevement aussi soudain, que la revolution qui l'avoit placé sur le Trône. L'autre confir-

ma cette nouvelle, & ajoûta que la populace émûë, n'avoit pas même épargné sa pauvre bossuë de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allegresse, & des transports d'impatience dont la Reine & ses filles étoient attenduës dans la Capitale de Circassie ; & ce dernier Courier m'étoit dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le Conseil & les Grands du Royaume étoient allez.

Ainsi, Seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez crû ; car quelque empressement que Fleur d'Epine ait de voir regner un hom-

me que l'amour parfait & l'inviolable fidelité en rendent digne ; elle trouvera ſes Etats paiſibles à ſon arrivée, ſa mere & ſes ſœurs moins tranquiles par l'impatience de recevoir une fille & une Souveraine qu'elles avoient crû perduë ; & tout le peuple, à ſon ordinaire, avide de ce changement, n'aura pas de peine à combler de ſouhaits & de benedictions une Reine faite comme Fleur d'Epine.

Le récit de Serene ne fut pas plutôt fini, que le Califfe s'étant embarraſſé dans quelques complimens à Serene, & quelques excuſes à Fleur d'Epine, on vint l'en dégager,

en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais ; mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux Princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant souhaitée arriva ; le Dieu de l'Hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luyzante, où le Califfe leur donna le bon soir ; & dans celui qu'on avoit preparé pour Fleur d'Epine, il ne tint qu'au plus fidéle de tous les Amans, d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée longtems avant la fin de ce Conte,

mais Dinarzade s'étoit mocquée de son éclat naissant, & le Sultan moins pressé cette fois de prendre sa place au Conseil, avoit trouvé bon que le Soleil se levât avant lui; la Sultane étoit comme on a vû dans le commencement de ces récits, la plus belle Sultane qui fût jamais; il tournoit passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier Visir s'en alloit avec son Sceptre; on eût dit qu'il ne l'avoit jamais vûë, tant il paroissoit éperdu en examinant tous les charmes de son visage, & considerant qu'avec toutes ses beautez elle avoit l'esprit orné de contes Arabes; il se leva d'auprès

d'elle & prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse & ses empressemens.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les Bergers de nos campagnes qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs Bergeres ; quel plaisir d'employer tous les momens de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent : Dinarzade qui ne comprenoit rien à ces exclamations, ni à cette ceremonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ces Bergers ; recouchez vous, Seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretez à une Déesse à qui vous ve-

nez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche ; & à ces mots elle voulut lui ôter sa robe de chambre, mais il n'y voulut jamais consentir qu'elle ne lui eût apporté son lut, dont il joüa si long-tems, que la Sultane n'en pouvoit plus d'ennui, & sa sœur d'impatience ; après ce galant exploit il passa dans son appartement, & de son appartement au Conseil, pour ordonner le magnifique apareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des beautez ; il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire ; & dès

qu'elle fut venuë, il se rendit à l'appartement de la Sultane, suivi des Officiers de la Couronne ; mais au lieu de leur donner le bon soir, après être deshabillé, il se tourna vers le Prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les avantures qui lui étoient arririvées depuis celle de la Piramide & du Cheval d'or, jusques à celle où pour la premiere fois il avoit vû les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer ; l'amoureux Prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le reste de la nuit ; mais comme il sçavoit que le Sultan son maître n'entendoit pas raillerie

quand il étoit question de contes; il commença le sien comme on verra dans la suite de ce Recüeil.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Fleur d'Epine, Conte.* A Paris le 20. Mars 1730.

DE BEAUCHAMPS.

Catalogue abregé de quelques Livres de Paris & d'Hollande, qui se trouvent chez le même Libraire.

Histoire generale d'Espagne, traduite en François par le P. Charenton Jesuite, en 6. vol. in-4°.

Histoire d'Angleterre, par Rapin Thoiras, in-4°. en 10. vol. d'Hollande.

Histoire des Juifs, par M. Arnaud d'Andilly, avec fig. en taille douce, in fol. d'Hollande.

De M. le Comte Antoine Hamilton.

Le Belier, Conte, in-12. 1730.

Fleur d'Epine, Conte, in-12. 1730.

Les quatre Facardins, Conte, in 12. 1730.

Oeuvres mêlées tant en Prose qu'en Vers, in-12. en 2. vol. *sous presse* 1730.

Amusemens serieux & comiques, par du Freny, in-12.

Avantures de Robinson, in-12. 4. vol.

Lettres d'Abeillard & Heloïse, in-12. 2. vol

Les Oeuvres de R. . . . in-12. 4. vol. d'Hollande, avec figures.

Metamorphoses d'Ovide, par l'Abbé Banier, in-12. 3. vol. avec figures.

Memoires du Marquis & de la Marquise de Fresne, in-12. 2. vol.

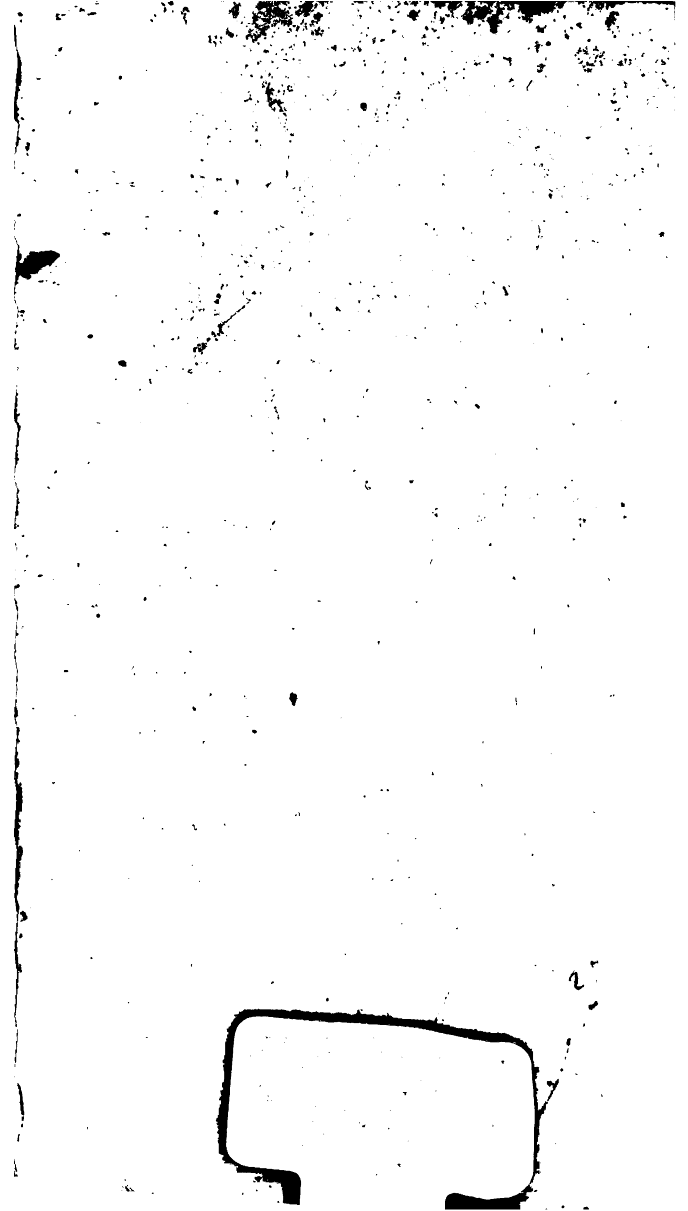
Histoire de la Comtesse de Gondez, 12. 2. vol.

Amosis, Prince Egyptien, in-12.

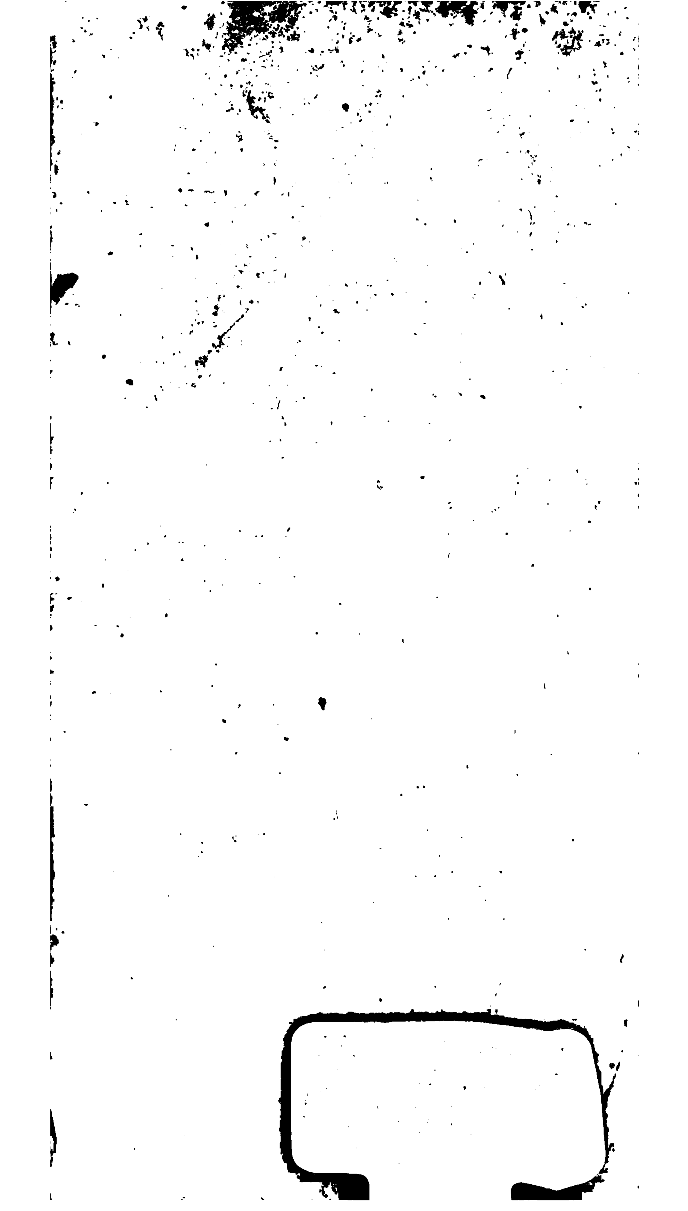
Hypalque, Prince Scythe, in-12.

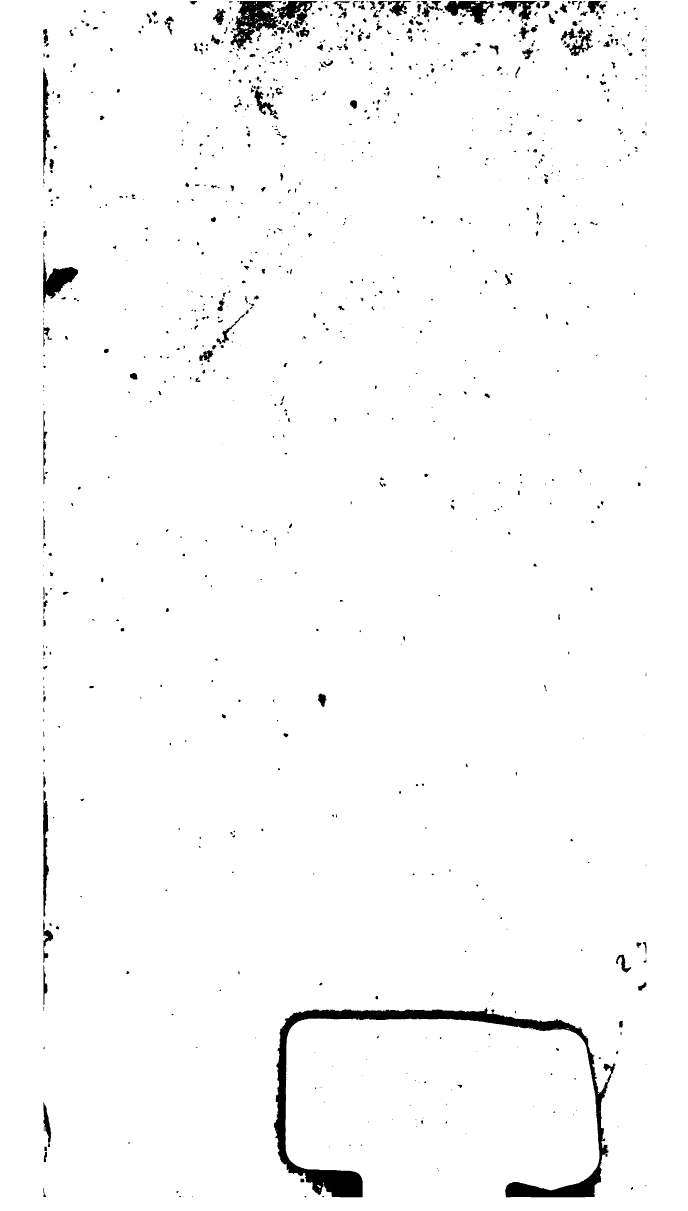
Les Freres Jumeaux, Nouvelle historique, tirée de l'Espagnol, in-12. 1730.

370' Sicily

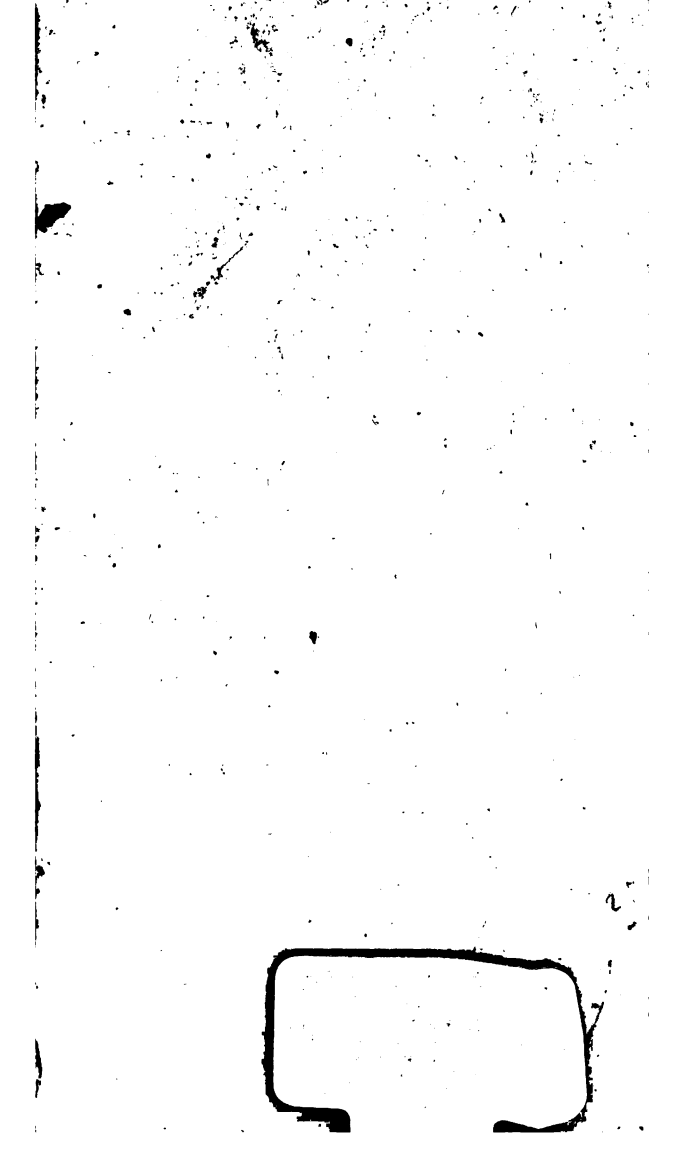


370 Sibley





370 Schick



370 Fokirky

